

Le sommaire est en dernière page.

ANNÉE DE LA MISÉRICORDE 8 XII 2015 - 20 XI 2016.

Vivre l'année de la Miséricorde avec Marie.

Conférence de Monsieur le Cardinal Gerhard Ludwig MÜLLER,
Préfet de la Congrégation pour la Doctrine de la Foi
Lyon, Basilique Notre-Dame de Fourvière -16 janvier 2016 18h15

Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs, chers frères et sœurs,

Comme vous le savez, le 13 mars dernier, au cours d'une célébration pénitentielle en la vigile du quatrième dimanche de Carême, le Pape François a annoncé que l'Église vivrait, du 8 décembre 2015 au 20 novembre 2016, une « *année de la Miséricorde* ». Il expliquait à cette occasion que l'Église, « *qui a tant besoin de recevoir de la miséricorde, parce que nous sommes pécheurs, pourrait trouver dans ce jubilé la joie de redécouvrir et de rendre féconde la miséricorde de Dieu, avec laquelle nous sommes tous appelés à apporter le réconfort à chaque homme et à chaque femme de notre temps* ». Le Souverain Pontife achevait son homélie par ces mots : « *Confions dès à présent cette année à la Mère de la Miséricorde - c'est moi qui souligne -, afin qu'elle tourne vers nous son regard et qu'elle veille sur notre chemin : notre chemin pénitentiel, notre chemin avec le coeur ouvert, pendant un an, pour recevoir l'indulgence de Dieu, pour recevoir la miséricorde de Dieu* ».

D'autre part, un mois plus tard, le 11 avril 2015, la Bulle Misericordiae Vultus venait préciser l'intention du Saint-Père par ces mots : « *Il y a des moments où nous sommes appelés de façon encore plus pressante à fixer notre regard sur la miséricorde, afin de devenir nous aussi signe efficace de l'agir du Père. C'est la raison pour laquelle - continuait le Pape - j'ai voulu ce Jubilé Extraordinaire de la Miséricorde comme un temps*

favorable pour l'Église, afin que le témoignage rendu par les croyants soit plus fort et plus efficace » (§ 3). Le même document est du plus grand intérêt pour notre sujet. En effet, Misericordiae Vultus indique à plusieurs reprises le rôle joué par la Vierge Marie dans l'histoire du salut, en se plaçant sous l'angle de la miséricorde. Ainsi, dans le même paragraphe 3, le Pape écrit-il, pour expliquer que l'année de la miséricorde s'ouvre le jour de l'Immaculée Conception : « *Marie a été pensée et voulue sainte et immaculée dans l'amour (cf. Ep 1, 4), pour qu'elle devienne la Mère du Rédempteur de l'homme* ». Cette pensée revient, à la fin du texte, et confirme le rôle central de Marie dans l'année de la miséricorde : « *Personne n'a connu comme Marie la profondeur du mystère de Dieu fait homme. Sa vie entière fut modelée par la présence de la miséricorde faite chair. La mère du Crucifié Ressuscité est entrée dans le sanctuaire de la miséricorde divine en participant intimement au mystère de son amour (...). Elle a gardé dans son coeur la divine miséricorde en parfaite syntonie avec son Fils Jésus. Son chant de louange, au seuil de la maison d'Élisabeth, fut consacré à la miséricorde qui s'étend "d'âge en âge" (Lc 1, 50)* » (§ 24).

Ainsi, vous le voyez, le Pape a déjà plusieurs fois placé ce jubilé sous la protection de notre Mère du ciel. Je désire m'inscrire à sa suite pour vous proposer ces quelques réflexions qui, je l'espère, vous aideront à mieux « *vivre l'année de la Miséricorde avec Marie* ».

Puisqu'il s'agit d'une « *année* », j'accorderai une grande importance au déroulement chronologique de l'apparition du thème de la miséricorde dans la vie de Marie. La Bulle déjà citée incite précisément à faire ce travail de recherche. Pour le dire autrement, « *vivre l'année de la Miséricorde avec Marie* », ce sera, entre autres choses, voir comment la miséricorde divine entre dans la vie de la Vierge et la forme progressivement au point de transformer l'humble jeune fille de Nazareth en une véritable « *mère de miséricorde* ». Je compte m'inspirer de grands textes qui ont déjà ouvert la voie en ce domaine et partir de

la Constitution *Lumen Gentium* adoptée par les Pères du Concile œcuménique Vatican II.

Une première réponse à la question posée se trouve d'ailleurs déjà là : il existe une excellente manière de vivre l'année de la Miséricorde avec Marie qui est de passer cette année à lire et relire lentement le passage de la Constitution dogmatique *Lumen Gentium* qui traite de « *la Vierge Marie dans le mystère de l'Église* ». Il s'agit du dernier chapitre de la Constitution aux paragraphes 52 à 69.

1. Excellente manière, dis-je, car ce chapitre a été explicitement voulu par les Pères comme partie intégrante de l'ensemble du document consacré au mystère de l'Église. Sans être un exposé doctrinal complet de mariologie, il veut pourtant - je le cite - « *mettre avec soin en lumière, d'une part le rôle de la bienheureuse Vierge dans le mystère du Verbe incarné et du Corps mystique, et, d'autre part, les devoirs des hommes rachetés envers la Mère de Dieu, Mère du Christ et Mère des hommes, des croyants en premier lieu* » (n. 54). Il est donc significatif et réconfortant de constater que la miséricorde de Marie est soulignée dès les premiers paragraphes : « *Pendant la vie publique de Jésus, sa mère apparaît expressément, et dès le début, quand, aux noces de Cana en Galilée, touchée de pitié, elle provoque par son intercession le premier signe de Jésus le Messie (cf. Jn 2, 1-11)* ». L'expression « *touchée de pitié* » traduit le « *per mota misericordia* » de l'original latin. En effet, les Pères conciliaires ont voulu affirmer que, si Marie avait demandé à son Fils d'intervenir à Cana -dans le passage de l'évangile selon saint Jean que nous lirons précisément demain matin-, c'est parce qu'elle avait été « *profondément mise en mouvement* » (per-mota) par la miséricorde, c'est-à-dire par la compassion de son coeur (miseri-cordia) face à la détresse des jeunes mariés et de toute la noce. Le premier signe de la vie publique de Jésus est donc accompli en réponse à la soif de miséricorde de sa Mère.

2. Comment vivre l'année de la miséricorde avec Marie ? Nous

venons de dégager une deuxième réponse possible : vivre cette année, c'est mieux percevoir intellectuellement - avant de chercher à traduire cette perception dans des actes - que Notre Seigneur a réalisé le premier de ses miracles, le premier des « *signes* » de son action divine en répondant à une volonté de miséricorde de la part de sa Mère. Le Rédempteur opère le salut des hommes à la demande d'une créature unique, d'une femme unique, de la Femme par excellence. Il nous appartient de nous tourner souvent vers elle par la pensée et la prière pour entrer dans le mouvement du salut qui nous est miséricordieusement accordé.

Je vous propose donc de suivre les différentes étapes au cours desquelles la miséricorde divine fait manifestement irruption en Marie et grâce à elle. Pour ce faire, nous devons remonter bien en-deçà de la naissance de la Vierge. Nous devons remonter au moment même de sa Conception, au « *moment* », pour ainsi dire - et avec l'inexactitude que revêt inévitablement ce terme, puisqu'il n'y a ni temps ni « *moment* » en Dieu - où Marie a été conçue en Dieu d'une conception parfaitement libre de toute déficience, de tout mal, de tout péché. Nous devons remonter - en pensée - à son Immaculée Conception. Ce n'est pas un hasard, disais-je en commençant cette conférence, si le Pape a voulu que cette année de la Miséricorde s'ouvre le jour de la solennité de l'Immaculée Conception.

3. Vous le savez, c'est le pape Pie IX qui, en 1854, proclama le dogme de l'Immaculée Conception, que les dix-huit apparitions de Lourdes, quatre ans plus tard, du 11 février au 16 juillet 1858, devaient venir confirmer de manière extraordinaire. Saint Irénée de Lyon avait déjà parlé du « *retournement qui s'opère de Marie à Ève*¹ ». Il introduisait ainsi en théologie le thème de « la Nouvelle Ève » que les siècles suivants développeraient avec bonheur, au point de pouvoir conclure que la Vierge avait, comme Ève, été conçue sans le péché originel et

¹ S. IRENEE DE LYON, *Adversus haereses*, III, 22, 4 (SC 211, p. 440, l. 71)

que la miséricorde divine l’avait préservée de toute atteinte du mal. C’est ce qu’un auteur célèbre de votre pays, Georges Bernanos, a si fortement évoqué dans son Journal d’un curé de campagne, en faisant dire ces mots à un jeune prêtre par l’un de ses confrères plus âgé, le curé de Torcy : *« La Vierge était l’innocence ; rends-toi compte de ce que nous sommes pour elle, nous autres la race humaine. Oh ! Naturellement, elle déteste le péché, mais enfin, elle n’a de lui nulle expérience, cette expérience qui n’a pas manqué aux plus grands saints, au saint d’Assise lui-même, tout séraphique qu’il est. Le regard de la Vierge est le seul regard vraiment enfantin, le seul regard d’enfant qui se soit jamais levé sur notre honte et notre malheur ; oui, mon petit, pour la bien prier, il faut sentir sur soi ce regard qui n’est pas tout à fait celui de l’indulgence - car l’indulgence ne va pas sans quelque expérience amère - mais de la tendre compassion, de la surprise douloureuse, d’on ne sait quel sentiment encore, inconcevable inexprimable, qui la fait plus jeune que le péché, plus jeune que la race dont elle est issue, et bien que Mère par la grâce, Mère des grâces, la cadette du genre humain². »*

Cette innocence, cette jeunesse exceptionnelle, ce pur effet de la Miséricorde divine, c’est ce que nous avons célébré le 8 décembre dernier. Comme le dit la liturgie de cette solennité, en s’adressant à Dieu dans la préface de la messe : *« Tu as préservé la Vierge Marie de toutes les séquelles du premier péché et tu l’as comblée de grâces pour préparer à ton Fils une mère vraiment digne de lui »*. Réfléchir à l’Immaculée Conception au cours de cette année, c’est donc recevoir la clef de toute l’année : Marie, sans mérite de sa part, a été, par pure grâce, rachetée par son Fils de toute éternité. Ce privilège unique s’explique à la lumière du texte célèbre de saint Paul dans la Lettre aux Éphésiens : *« En Jésus Christ, Dieu nous a choisis avant la création du monde pour que nous soyons, dans l’amour, saints et irréprochables sous son regard »* (Ep 1, 4). Ce choix nous concerne tous, puisque Dieu, dans son

² Georges BERNANOS, Journal d’un curé de campagne, éd. de la Pléiade, p. 1194

éternité, nous a tous appelés à l'existence, mais il n'a produit son effet total qu'en Marie : la miséricorde divine a créé Marie comme elle avait créé Adam et Ève, en parfaite harmonie avec Lui, sans l'ombre d'un refus ou d'une distance. La liberté de Marie était d'emblée accordée à celle de Dieu, comme elle l'a ensuite montré par son fiat au jour de l'Annonciation. Certes, cela échappe à notre perception sensible et à nos possibilités, mais c'est, si l'on peut dire, la toile de fond sur laquelle se joue toute l'histoire des hommes. La miséricorde de Dieu est assez forte pour respecter infiniment une liberté et la créer intégralement accordée à Lui. Marie, dans son Immaculée Conception et dans son Annonciation, nous indique la manière de vivre l'année de la miséricorde : avant même toute action miséricordieuse, il nous est demandé de penser à cette puissance infinie de Dieu créateur qui fait de sa créature un être capable de Lui répondre, et même de Lui répondre parfaitement, infiniment. Cela ne se passe pas tous les jours ; l'expérience quotidienne nous rappelle l'existence du péché, du refus de Dieu, avec tous les degrés de violence qui existent. Pourtant, nous devons de toutes nos forces chercher ne serait-ce qu'à imaginer cette harmonie absolue entre Créateur et créature dans la création de Marie hors de tout péché, dans une conception parfaitement immaculée, preuve de la miséricorde qu'elle chantera dans son Magnificat.

4. « *Vivre l'année de la Miséricorde avec Marie* », c'est effectivement reprendre son chant d'action de grâce et tenter d'en découvrir toute la densité. Ce Magnificat nous a été donné voici deux mille ans pour que nous puissions le redire chaque jour, et vous savez que c'est bien ce qui arrive : chaque jour dans l'office des vêpres, à la tombée du soir, quand la nuit semble l'emporter sur la lumière, l'Église nous fait redire le chant de la Vierge mise en présence de sa cousine Élisabeth. Marie comprend mieux, en voyant que sa cousine stérile a pu attendre un enfant, à quel point elle aussi a été l'objet de la ferveur de Dieu : Elle qui, dans le silence de sa chambre à Nazareth, s'était reconnue

« servante du Seigneur », déclare à sa cousine et, par elle, à la face du monde entier, que le Tout-Puissant a fait en elle des merveilles, car Il s'est souvenu de sa miséricorde « *recordatus misericordiae suae* ». Notons bien cette expression, car son contenu est capital pour notre année : *recordari* et *misericordia* contiennent tous deux le mot COR. Le cœur de Dieu a voulu faire miséricorde à Marie, et Dieu s'est souvenu de cette miséricorde pendant toute la vie de Marie : la miséricorde divine, affirme Marie dans son Magnificat, est ce dont Dieu se souvient. Dieu, qui a fait miséricorde à Marie dans son Immaculée Conception, se souvient de cette miséricorde en Lui demandant d'être la Mère de son Fils lors de l'Annonciation et en mettant Élisabeth sur son chemin lors de la Visitation. Tout cela, pour Dieu, se fait hors du temps : il n'existe aucun interstice entre son vouloir et son agir. Mais pour Marie, pleinement femme, pleinement créée, il n'y a pas d'autre moyen de le dire que par ce mot magnifique de souvenir, *recordatus*, ce qui se traduit littéralement par « *Il a remis dans son cœur sa miséricorde* ». L'intelligence de Marie s'exprime ainsi dans le temps, même si, dans l'éternité du plan de Dieu, elle a de toujours à toujours été la Mère du Fils de Dieu.

Pour nous, vivre l'année de la Miséricorde avec Marie, c'est chercher à coïncider comme elle avec cet instant où Dieu nous a créés et appelés à Lui pour toujours. Nous avons à faire et refaire chaque jour ce travail de « *recordatio* », de remise en notre cœur de ce qui est dans le cœur de Dieu. Si Jésus a pris la peine de nous dire « *Qui est ma Mère, qui sont mes frères ? Celui, celle qui écoute la parole de Dieu et qui la garde* », c'est précisément pour montrer qu'Il veut voir notre âme accéder à ce statut sublime dont parlent les Pères : enfanter à nouveau le Verbe par l'ouïe. Et *misericordia eius* a pro genie in progenies : Dieu n'a pas commencé un jour à être miséricordieux. Il l'est de toujours à toujours, de génération en génération, comme le comprend Marie au jour de la Visitation. Vivre l'année de la Miséricorde avec Marie, ce

sera, chers amis, tenter de découvrir comme elle que la miséricorde de Dieu pour nous s'étend de génération en génération, de jour en jour : il n'est pas de génération humaine, pas de jour de nos vies qui n'ait fait l'objet de la miséricorde divine. Dans le Magnificat, la miséricorde divine est évoquée à deux reprises par la Vierge qui dit successivement : « *Sa miséricorde s'étend d'âge en âge* » et : « *Il s'est souvenu de sa miséricorde, de la promesse faite à nos pères* ». La miséricorde de Dieu inscrit donc sa créature dans une histoire. Dieu - ainsi que Marie en a la révélation dans l'Esprit saint - inscrit Marie à la suite d'Abraham. Il nous inscrit tous dans cette histoire sainte par le baptême. L'année de la miséricorde est là pour nous le rappeler.

5. Après la méditation de l'Immaculée Conception, du mystère de l'Annonciation et de celui de la Visitation, nous pouvons, comme on égrène un chapelet, continuer à parcourir les différentes étapes de la vie de la Vierge pour voir comment, à chacune d'entre elles, Dieu a manifesté sa miséricorde. Pour cela, je vous invite à relire un très beau texte, peut-être un peu oublié aujourd'hui, mais qui se situe tout à fait dans la ligne de notre réflexion : la Lettre apostolique Rosarium Virginis Mariae du saint Pape Jean Paul II. Cette Lettre a été publiée le 16 octobre 2002 et n'a rien perdu de son actualité. En la présentant au cours de l'audience générale de ce même jour, le Pape rappelait que « dans l'histoire des grands jubilé, il était de coutume qu'après l'année jubilaire dédiée au Christ et à l'oeuvre de la Rédemption, il y en ait une en l'honneur de Marie, pour implorer son aide afin de faire fructifier les grâces reçues ». Ainsi l'Année sainte 1950 fut-elle suivie d'une Année mariale en 1954, tandis que l'Année du jubilé de la Rédemption en 1983 était suivie d'une autre Année mariale en 1987 et l'Année du grand jubilé de l'an 2000 par l'Année du rosaire en 2002-2003. Cette fois-ci, le jubilé de la Miséricorde pourrait être suivi d'une année mariale, mais le thème que vous avez choisi et que je suis en train de traiter devant vous nous rappelle que cette année-ci est, comme telle,

profondément mariale, puisque Marie est Mère de la Miséricorde en acte. Vivre l'année de la miséricorde, c'est aussi vivre une année mariale !

6. En effet, si nous continuons à dérouler le fil de l'année liturgique, nous voyons que la miséricorde traverse tous les moments de la vie de Jésus et de Marie. Nous avons déjà parlé de l'Annonciation et de la Visitation, mais à Noël aussi, c'est la Miséricorde de Dieu en acte qui se rend visible dans la mangeoire de Bethléem. C'est là que Marie peut être appelée en vérité « *mère de la miséricorde* ». Quand Jésus est présenté au Temple par Joseph et Marie, les yeux de Siméon voient le salut miséricordieusement donné par Dieu. Quand il répond aux Docteurs et les interroge dans le même Temple, il les ouvre aussi miséricordieusement à des sens de l'Écriture qu'ils n'auraient jamais soupçonnés par eux-mêmes, tandis que Marie et Joseph, inquiets de ne plus le voir avec eux, sont animés par la miséricorde, en un autre sens, celui que saint Thomas définira plus tard, avec saint Jean Damascène et la tradition classique, comme « *une espèce de tristesse* » qui fait « *compatir à la misère d'autrui*³. ».

7. Dans les cinq mystères lumineux, offerts à l'Église en 2002⁴, la miséricorde est aussi bien présente, même si elle n'est pas toujours nommée. Au moment du baptême dans le Jourdain, alors que Jésus descend dans les eaux du fleuve comme l'innocent qui se fait « péché » pour nous (cf. 2 Co 5, 21), la voix du Père proclame qu'il est son Fils bien-aimé (cf. Mt 3, 17 par.), acceptant déjà miséricordieusement que toute l'humanité soit purifiée en Lui et par Lui. À Cana, grâce à l'intervention de Marie, première des croyantes, le Christ ouvre miséricordieusement le cœur de ses disciples à la foi. Dans l'annonce du Royaume de Dieu, Jésus invite miséricordieusement à la conversion et proclame explicitement : « *Heureux les miséricordieux, car ils*

³ Cf. S.T. Ila -Ilae , Q. 30, a.1, sed contra

⁴ Cf. JEAN PAUL II, Rosarium Virginis Mariae , n. 21.

obtiendront miséricorde » (Mt 5, 7). Le Pape Jean Paul II emploie explicitement le terme à cette occasion : « *Ce ministère de miséricorde, écrit-il, il le poursuivra jusqu'à la fin des temps*⁵ ». La Transfiguration est miséricordieusement donnée aux apôtres qui en sont les témoins pour « *ôter de leur cœur le scandale de la Croix* » et « *donner du même coup un fondement à l'espérance de l'Église*⁶ ». Et, au soir du Jeudi Saint, l'Eucharistie est instituée pour demeurer éternellement le signe de la Miséricorde de Dieu parmi les hommes.

8. De manière plus immédiate encore, nous pourrions vivre l'année de la Miséricorde avec Marie en contemplant, au cours du Carême et du temps de la Passion, les mystères douloureux de la vie du Christ. C'est là peut être que se révèle de la façon la plus parlante la profondeur de la miséricorde de Marie qui s'associe aux souffrances de son Fils pour devenir profondément la Mater misericordiae que nous invoquons à la fin de chaque jour, lorsque nous récitons ou chantons le Salve Regina. La Constitution Lumen Gentium emploie à ce sujet une très belle expression qui jette sur notre réflexion une lumière nouvelle ; elle parle de « *pèlerinage de la foi* » en disant : « *La bienheureuse Vierge avança dans son pèlerinage de foi, gardant fidèlement l'union avec son Fils jusqu'à la croix où, non sans un dessein divin, elle était debout (cf. Jn 19, 25), souffrant cruellement avec son Fils unique, associée d'un cœur maternel à son sacrifice, donnant à l'immolation de la victime, née de sa chair, le consentement de son amour, pour être enfin, par le même Christ Jésus mourant sur la croix, donnée comme Mère au disciple par ces mots : « Femme, voici ton Fils » (cf. Jn 19, 26-27). Si nous voulons vivre en plénitude le jubilé de la miséricorde, il nous faut entrer chaque jour dans ce pèlerinage de la foi, c'est-à-dire chercher et retrouver sans cesse le sens profond de notre vie, qui consiste à connaître, aimer et servir notre Dieu, Lui offrir notre vie pour recevoir la Sienne, tout*

⁵ Ibid.

⁶ Cf. LÉON LE GRAND, Sermon sur la Transfiguration (38, 3) - SC 74bis, p. 26-27 et préface de la messe du jour

recevoir de Lui pour pouvoir tout Lui donner. C'est exactement ce qu'a fait « *la servante du Seigneur* », qui a cru qu'à Dieu rien n'était impossible et qui Lui a tout donné, au point de recevoir de Lui ce qu'aucune femme au monde n'avait reçu ni ne recevrait jamais : devenir la mère de Son Fils, la mère des hommes, la mère de l'Église.

Et pourtant ! Nous voici au coeur de ce que je voulais vous dire : si nous reprenons, en cette année surtout, les paroles de Jésus à ses disciples que je viens de citer, nous comprenons la place que tient et que veut tenir Marie dans nos vies. « *Qui est ma Mère ?* » (Mt 12, 48), demande-t-il avant de donner lui-même la réponse à cette question surprenante : « *Celui qui fait la volonté de mon Père qui est dans les cieux, c'est lui qui est mon frère, et ma sœur, et ma mère* » (Mt 12, 50). Chacun, chacune d'entre nous est appelé à devenir mystiquement frère, sœur et mère du Christ en cette année de la miséricorde. S'il est vrai que le jugement sera « *sans miséricorde pour qui n'a pas fait miséricorde* » (Jc 2, 13), il est non moins vrai que nous sommes appelés à vivre en plénitude cette année la cinquième des béatitudes : « *Heureux les miséricordieux, car ils obtiendront miséricorde* (Mt 5, 7) ». Comment vivre cette année, sinon en regardant Marie, en voyant comment chacun des moments de sa vie est traversé par cette miséricorde qu'elle a reçue de Dieu et qu'elle transmet à tous les hommes ? Ainsi que le disait le curé d'Ars, si proche de nous, spirituellement et géographiquement : « *Dans le cœur de la très sainte Vierge, il n'y a que la miséricorde⁷ !* »

Du début à la fin de notre vie, nous sommes accompagnés par cette miséricorde et, comme le soulignait l'un de vos célèbres écrivains, Charles Péguy : « *Dans toute la liturgie, il y a une seule prière que le misérable pécheur peut réciter en pleine vérité : c'est l'Ave Maria ! Celle-ci, en effet, nous fait dire : Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort* ». Il est naturel de se tourner vers Notre Dame pour lui demander son aide

⁷ LE CURE D'ARS, Pensées, éd. B. Nodet, coll. Foi vivante n. 23, p. 245.

miséricordieuse, puisqu'elle-même a été la première bénéficiaire de la miséricorde divine. Vivre cette année avec elle, c'est, au fond, faire la chose la plus naturelle et la plus utile qui soit !

Le grand saint Thomas d'Aquin a écrit une prière à Marie qui s'achève sur une évocation de la miséricorde de Marie : *« Je vous supplie, ô Mère unique, porte du ciel et avocate des pécheurs, de ne pas permettre qu'à la fin de ma vie, moi, votre indigne serviteur, je dévie de la sainte foi catholique, mais que vous me secouriez selon votre grande miséricorde et amour, et que vous me défendiez des esprits mauvais ; que par la glorieuse Passion de votre Fils béni, et par votre propre intercession, mon cœur plein d'espérance, vous m'obteniez de Jésus le pardon de mes péchés, de sorte que, mourant dans votre amour et le sien, vous me dirigiez dans la voie de la délivrance du salut. Amen ».*

Concluons : pour vivre l'année de la miséricorde avec Marie, il nous faut la contempler en regardant comment la miséricorde divine a agi dans sa vie, au fur et à mesure des mystères qu'elle a vécus. Il faut commencer par regarder ce qu'elle en dit, en cherchant à l'assimiler non seulement intellectuellement, mais vitalement. De même qu'il existe des « *mystères de la vie de Jésus* » contemplés par l'école française de spiritualité, il existe des « *mystères de la vie de Marie* », que nous pouvons faire nôtres. Tous les mystères de la vie de Jésus impliquent sa Mère d'une manière ou d'une autre. Tous les mystères de la vie de la Vierge ramènent au Christ, selon la belle et célèbre formule de saint Bernard : *« Tout vient du Christ, même Marie ; tout passe par Marie, même le Christ ».*

Sans cesse, il nous faut passer du texte biblique au texte de notre vie en nous posant ces deux questions : comment la miséricorde divine se manifeste-t-elle dans la vie de la Vierge ? Corollaire : comment se manifeste-t-elle dans la nôtre ? La méditation des mystères du Rosaire nous y aidera puissamment.

Enfin, il me reste à attirer votre attention sur l'aspect le plus

pratique de notre réflexion et le plus vital pour l'Église aujourd'hui et pour vous en particulier : vivre l'année de la Miséricorde avec Marie, c'est non seulement la contempler dans son Magnificat et reconnaître que le Seigneur a fait en elle les plus grandes choses qui soient, mais se laisser guider par elle pour transmettre les effets de la miséricorde dont nous sommes chaque jour l'objet. Dans son encyclique *Dives in misericordia*, Jean Paul II a longuement insisté sur ce point ; il faudrait relire tout son texte, mais je n'en cite qu'un extrait et vous renvoie à la lecture de cette encyclique qui retrouve aujourd'hui toute son actualité.

« Jésus-Christ nous a enseigné que l'homme non seulement reçoit et expérimente la miséricorde de Dieu, mais aussi qu'il est appelé à « faire miséricorde » aux autres : « Bienheureux les miséricordieux, car ils obtiendront miséricorde ». Dans ces paroles, l'Église voit un appel à l'action, et elle s'efforce de pratiquer la miséricorde. Si toutes les béatitudes du Sermon sur la montagne indiquent la route de la conversion et du changement de vie, celle qui concerne les miséricordieux est, à cet égard, particulièrement parlante. L'homme parvient à l'amour miséricordieux de Dieu, à sa miséricorde, dans la mesure où lui-même se transforme intérieurement dans l'esprit d'un tel amour envers le prochain⁸ ».

Notre sujet est particulièrement actuel, puisque voici exactement trois jours, le Pape a déclaré, à l'audience générale du mercredi à Rome, en présence de milliers de pèlerins : *« Il Signore è “misericordioso”: questa parola evoca un atteggiamento di tenerezza come quello di una madre nei confronti del figlio. Infatti, il termine ebraico usato dalla Bibbia fa pensare alle viscere o anche al grembo materno. Perciò, l'immagine che suggerisce è quella di un Dio che si commuove e si intenerisce per noi come una madre quando prende in braccio il suo bambino, desiderosa solo di amare, proteggere, aiutare, pronta a donare tutto, anche sé stessa. Questa è l'immagine che suggerisce questo termine. Un amore, dunque, che si può definire in senso buono “viscerale” »,* ce qui signifie : *« Le Seigneur est*

⁸ JEAN PAUL II, *Dives in misericordia*, n. 14

miséricordieux : ce mot évoque la tendresse d'une mère à l'égard de son fils. En effet, le mot hébreu utilisé par la Bible fait penser aux entrailles et au sein maternels. L'image suggérée est donc celle d'un Dieu qui s'émeut et qui a de la tendresse pour nous, comme quand une mère prend son enfant dans ses bras, en ne voulant que l'aimer, le protéger, l'aider, en étant prête à tout donner, y compris sa personne. Telle est l'image suggérée par ce terme ; c'est donc un amour qu'on peut définir comme 'viscéral'⁹ ».

Tendresse de Dieu, tendresse de Marie : en regardant Marie, objet de la miséricorde divine, nous comprenons que nous sommes nous aussi appelés à faire miséricorde de manière très profonde. Comme j'ai eu l'occasion de l'écrire : « *Puisque Marie est le modèle de l'homme dans la grâce et le type de l'Église, la mariologie peut se concevoir comme la réalisation concrète, en termes de théologie de la grâce, de l'anthropologie en ce qui concerne la dimension individuelle, la dimension sociale de l'existence chrétienne*¹⁰ ». Nous sommes invités à agir comme elle. Étudier sa vie et méditer sur son action, c'est mieux comprendre qui nous sommes.

Nous pourrions faire nôtre ce petit poème acrostiche :

Marie, mère de miséricorde,

A vos enfants qui vous prie,

Rendez la joie de croire et d'aimer,

Inscrite en eux dès le baptême

Et guidez-nous toujours vers votre Fils. Amen •

VIE SPIRITUELLE

Souviens-toi des biens que tu as reçus ! (Lc 16, 25)

Saint Basile de Césarée (329-374), Homélie dans un temps de famine

'Je ferai pleuvoir sur une ville, et empêcherai qu'il ne pleuve sur une autre : une partie sera inondée ; l'autre partie sur laquelle je ne ferai point

⁹ FRANÇOIS, Catéchèse du mercredi 13 janvier 2016

¹⁰ G.L.MÜLLER, Dogmatique catholique, p. 582

pleuvoir sera desséchée' (Amos 4, 7). Apprenons de ces paroles que Dieu nous envoie ces plaies, parce que nous nous éloignons de lui, et que nous négligeons de le servir. Il ne cherche pas à nous détruire, il ne songe qu'à nous corriger. Ce sont nos crimes multipliés qui ont changé la nature des saisons et qui ont altéré leur utile température.

Examinons les choses en hommes sensés et raisonnables. Est-ce que l'Administrateur suprême ne sait plus comment il faut nous gouverner ? Son amour tendre et ses soins attentifs pour le genre humain se sont-ils changés en haine pour les hommes ? Nulle personne sage ne pourrait parler de la sorte, mais voici la véritable raison pour laquelle Dieu change de conduite à notre égard : nous sommes comblés de ses biens, et nous n'en faisons point part aux autres ; nous louons la bienfaisance ; et nous ne soulageons point l'indigent ; Dieu est prodigue en notre faveur, ses trésors coulent sur nous sans cesse, et nous nous conduisons envers les misérables avec une économie sordide. Nos magasins regorgent, trop étroits pour contenir toutes nos provisions, et nous ne sommes pas touchés du sort de celui qui est dans la détresse.

Dieu ne nous ouvre plus sa main, parce que nous fermons les nôtres dans les besoins de nos frères. Nos champs sont desséchés, parce que notre charité est refroidie. Les prières que nous adressons à Dieu sont inutiles, nos cris s'évanouissent et se perdent dans l'air, parce que sans doute nous ne daignons pas même écouter le pauvre.

Commentaire

| *P. Max Huot de Longchamp, Carême pour les cancrés 2016, pp. 48-49.* |

L'inquiétude devant le "réchauffement climatique" ne date pas d'aujourd'hui ! Mais aujourd'hui comme hier, la sagesse ne serait-elle pas de lire les dérèglements de la nature dans leur racine spirituelle ? Un médecin ne cherche-t-il pas à comprendre la maladie avant de rédiger une ordonnance ? Serait-il contraire à la science de réfléchir au

sens de la création, et donc à ce qui est bon et mauvais dans son utilisation ?

Ce n'est pas parce que nous comprenons de mieux en mieux l'enchaînement des phénomènes, que nous pouvons nous passer de comprendre leur raison d'être. Dieu, qui reste quand même celui qui fait la pluie et le beau temps, ne cherche pas à nous détruire, il songe qu'à nous corriger. "*Ce n'est pas scientifique !*" hurleront certains. Ce n'est pas scientifique, mais ce n'en est pas moins vrai, et c'est donc scientifique quand même, non pas d'une science naturelle, mais surnaturelle. "*Nous n'avons plus besoin du surnaturel !*" Voyez le résultat : à force de conduire une voiture de plus en plus grosse en regardant de moins en moins la route, les accidents sont de plus en plus graves.

Qu'est ce que cela vient faire à propos du carême et de la miséricorde ? "*Dieu ne nous ouvre plus sa main, parce que nous fermons les nôtres aux besoins de nos frères*". Voilà "l'écologie humaine" que l'Église ne cesse de proposer, non pas pour ajouter un peu d'eau bénite aux conférences internationales, mais parce que si la science construit la voiture, c'est l'Évangile qui nous permet de rester sur la route.

HOMÉLIES

Pour le Dimanche de la Passion (2012). L'abbé Iborra.

Lorsque Jésus déclare : « *Abraham a eu un ardent désir de voir mon jour et il l'a vu* », nous touchons au coeur des longues controverses qui structurent l'évangile de S. Jean. Affirmation que ses auditeurs prennent pour une antériorité temporelle incompréhensible et une supériorité personnelle intolérable : cet homme qui n'a pas même 50 ans (50, chiffre de perfection) serait plus important que le patriarche de qui procède tout le peuple ! Alors Jésus va plus loin et lève le voile : Avant qu'Abraham fût, je suis. Jésus change radicalement de registre :

il ne se range plus parmi les partenaires humains de l'Alliance, il s'identifie au partenaire divin. Ce Je suis, ce présent intemporel, c'est justement l'expression par laquelle Dieu se désigne lui-même à Moïse dans le désert. En prononçant le nom divin et en se l'attribuant, Jésus révèle son identité profonde : il est Dieu, Dieu venu dans la chair. Mais cette révélation n'est pas reçue, car trop choquante : on ramasse des pierres pour le lapider... C'est pourtant cette révélation qui est au principe de la confession de foi chrétienne. C'est ce que montre l'épître : Jésus est le médiateur d'une Alliance nouvelle et meilleure parce que son sacrifice, offert une fois pour toutes, est efficace.

Au seuil du temps de la passion, la liturgie nous rappelle ainsi solennellement la dignité de celui qui va apparaître comme la victime d'un acte ignoble, d'un acte qui jette une tache sur toute l'humanité. Toute l'humanité puisque l'évangile a soin de noter qu'Hérode et Pilate d'ennemis deviennent amis. Le monde romain et le monde juif, le monde religieux et le monde politique. La passion apparaît comme le centre de l'histoire : la violence qui court depuis Caïn est confondue par le silence de l'Agneau. Dans le creuset de la passion, Dieu forge le nouvel Adam, celui qui devient la matrice de l'humanité nouvelle. Celui qui pardonne en mourant à ses bourreaux est l'archétype de l'humanité nouvelle, le dernier mot de Dieu sur l'homme. En son Fils, Dieu nous a tout dit. Il n'a plus rien à ajouter à l'histoire, il n'a plus qu'à en révéler l'accomplissement final à travers ces accomplissements partiels que sont nos propres vies. D'une certaine manière, il n'y a pas d'après Jésus-Christ : il n'y a plus que la dilatation jusqu'à l'éternité de ce point d'orgue du temps qu'est Pâques, par l'incorporation progressive de tous les hommes à l'homme par excellence qu'est le Christ.

Qu'est-ce à dire ? Que de notre point de vue, qui est celui de la vérité révélée, toute doctrine, et en particulier toute doctrine religieuse, qui relativise la centralité du Christ dans l'histoire est

fausse. La croix juge toute doctrine religieuse comme elle juge aussi tout comportement humain. Et à cet égard les événements de la semaine écoulée méritent réflexion. Depuis deux mille ans, et malgré leurs infidélités dans l'histoire, les chrétiens savent qu'on rend gloire à Dieu et qu'on travaille à l'extension de son règne non en usant des armes de ce monde, dont le prince est homicide et mensonger dès l'origine, mais en imitant celui qui n'a eu d'autres armes que la vérité et la charité. Le témoignage que le Fils rend au Père sur la croix, la 'marturia' suprême, c'est celle que les chrétiens doivent rendre à Dieu. Elle va jusqu'au sang comme tant et tant de nos frères de par le monde et, à des degrés divers en France, ne cessent de le montrer. Une doctrine religieuse qui conduit si souvent à des actes horribles et ignobles comme l'a déclaré le porte-parole du Saint-Siège en qualifiant les crimes de Montauban et de Toulouse, montre qu'elle n'est qu'une imposture humaine. L'islamisme radical se ramène à l'islamisme tout court, et l'islamisme s'enracine dans l'islam, n'en déplaise à certains. On voudrait nous faire croire que c'est une exception doctrinalement aberrante et numériquement insignifiante. C'est faux. L'islam repose sur un corpus scripturaire qui est une juxtaposition de dits qui ne possèdent pas, à la différence du judaïsme et encore plus du christianisme, avec ses deux Testaments, de différenciation interne, de relectures interprétatives autorisées qui permettent de relativiser certains passages. Si nous continuons à lire certains récits cruels, c'est parce que nous les savons réinterprétés au cours des siècles par des auteurs inspirés, parce que surtout nous les savons réinterprétés par la vie même du Christ, clé d'interprétation de toutes les Écritures. Et, pour prendre un seul exemple, on accepte d'entendre se réjouir les Hébreux contemplant les cadavres des Égyptiens, c'est parce que nous savons qu'il ne s'agit pas tant d'un modèle à célébrer que d'une figure qui annonce la vraie libération de l'esclavage, celle obtenue sur la croix. Ces Égyptiens lancés à la poursuite des Hébreux, diront les Pères, ce

sont les vices qui menacent l'âme dans sa marche vers la Terre promise qu'est la sainteté. Ce changement de regard justifie le passage de l'Ancien au Nouveau Testament. Quiconque interpréterait ces textes au pied de la lettre passerait à côté de l'exemplarité normative du Christ sur nos comportements. Or, dans le Coran, il n'y a pas cette structuration historique : tout est intemporel, tout est sur le même plan. Et, à l'instar du protestantisme, comme il n'y a pas de magistère, d'autorité reconnue par tous pour interpréter authentiquement ces textes, ceux qui leur accordent foi en sont réduits au libre examen. Chacun est libre de privilégier un élément et d'en minimiser un autre. Il y a bien des écoles, mais aucune ne jouit d'une autorité infaillible. Si bien que des appels à la violence peuvent être pris à la lettre tandis qu'en vertu de l'herméneutique chrétienne les mêmes, contenus dans l'Ancien Testament, ne le peuvent plus pour nous : à cause de l'exemplarité du Christ. C'est pourquoi l'islamisme radical est une option légitime de l'islam et non une de ses déformations, quoi qu'en disent les médias. Même s'il y a des écoles qui réduisent le spectre des possibilités, il y a potentiellement autant d'islams qu'il y a de mahométans. En outre, certaines de ces écoles prônent ouvertement la conquête du monde par le moyen de la guerre sainte. C'est d'ailleurs, historiquement, la base même de l'expansion islamique dans le monde. Le succès étonnant de cette voie, me disait un carme égyptien, s'explique par le déséquilibre entre l'énergie mobilisée d'un côté - toute l'énergie religieuse qui aboutit à faire des saints chez nous - et de l'autre l'impossibilité d'orienter verticalement, sur Dieu, dans la mystique, cette énergie. Dans l'islam, on ne sait rien de Dieu et Dieu ne nous invite pas à une communion avec lui où l'absolu du désir humain trouverait son apaisement. Alors cette énergie religieuse formidable se répand horizontalement, investissant les réalités terrestres. Elle se fait politique. Et la religion idéologie. C'est pourquoi dans l'islam, à la différence du christianisme, on ne distingue pas l'Église et l'État, Dieu

et César. Ce n'est pas la religion qui absorbe le politique, en fait c'est le politique qui absorbe la religion.

Et j'en arrive au dernier point que je voulais aborder ce matin : notre attitude chrétienne face à de tels comportements. Le chrétien se sait citoyen de deux patries, la communauté terrestre à laquelle il appartient et le royaume des cieux auquel il aspire. Citoyen du ciel, il a pour modèle le Christ et doit refuser de répondre au mal par le mal, à la violence par la violence, même s'il y est tenté. Citoyen de la terre, il doit se soucier de préserver partout ces réalisations embryonnaires du royaume des cieux que sont les valeurs conformes au droit naturel. Toutes les civilisations en effet ne se valent pas. Certaines sont des structures de péché qui étouffent l'âme et la nôtre a tendance à le devenir de plus en plus. Mais elle porte encore aussi les valeurs inestimables de la chrétienté. A cet égard, elle mérite d'être défendue par les moyens qui relèvent de l'ordre politique et qui incluent la force militaire. C'est d'ailleurs cette dimension qui a été explicitement visée et qui constitue ainsi un acte de guerre. Si Jeanne d'Arc s'est levée jadis au nom de la justice contre les Anglais qui n'étaient pas à l'époque de pires chrétiens que les Français, si les Français se sont battus contre les Allemands de Guillaume II, qui n'étaient pas de plus mauvais Européens qu'eux, a fortiori avons-nous le droit de nous opposer, en tant qu'Européens et en tant que chrétiens à l'emprise d'une civilisation à bien des égards plus inquiétante par les valeurs sociales et religieuses qu'elle véhicule. Les moyens que nous avons à utiliser sont religieux et ils passent par l'évangélisation. Ils sont aussi politiques et, eu égard à la pression démographique sans précédent que connaît notre continent, cette question est devenue cruciale. S'il affirme que les nations mieux pourvues sont tenues d'accueillir autant que faire se peut l'étranger en quête de la sécurité et des ressources vitales qu'il ne peut trouver dans son pays d'origine, le Catéchisme de l'Église Catholique dispose aussi : que les autorités politiques peuvent en vue

du bien commun dont elles ont la charge subordonner l'exercice du droit d'immigration à diverses conditions juridiques, notamment au respect des devoirs des migrants à l'égard du pays d'adoption. L'immigré est tenu de respecter avec reconnaissance le patrimoine matériel et spirituel de son pays d'accueil, d'obéir à ses lois, de contribuer à ses charges (CEC 2.241). La question de l'accueil de l'étranger, contrairement à ce que croient certains, n'est pas simplement une question compassionnelle, c'est aussi une question d'ordre public qui relève du bien commun national et donc de l'ordre politique.

Demandons au Seigneur de nous éclairer sur le difficile équilibre à apporter à ces différentes tensions constitutives de notre être de chrétien : citoyen du ciel et imitateur du Christ d'un côté, membre d'une communauté humaine enracinée et protagoniste d'une culture déterminée de l'autre. •

LA CULTURE À L'ENDROIT

Nouvelle lettre à Louis XIV. Sur la révocation de l'édit de Nantes

Marie-Françoise Housset.

Avec beaucoup d'humour, Marie-Françoise Ousset remet en perspective les faits face à l'histoire fabriquée. On trouvera dans cette 'lettre' une leçon d'histoire qui met en lumière les dangers de la tentation d'instrumentaliser Dieu à des fins politiques

Cher Louis XIV,

Comme vous le savez, sans doute, beaucoup vous reprochent encore de nos jours la "Révocation de l'Édit de Nantes". Ce sont, en général des gens cultivés, scrupuleux ; les autres, lorsqu'ils entendent "lady de Nantes", pensent qu'il s'agit d'une jeune femme anglaise !

Je dois vous avouer, pour ma part, que j'ai toujours beaucoup aimé les protestants. Je les trouve mieux élevés, mieux habillés, plus sérieux

que les cathos et puis le fait même de protester m'a toujours plus. Pour moi, ils avaient raison de protester contre ces méchants catholiques qui les empêchaient de pratiquer leur religion, avaient organisé le massacre de Wassy¹¹ en 1562, de la "St-Barthélémy" en 1572 et avaient donc fait 30.000 morts dans toute la France.

C'était aller un peu trop vite en la matière. D'abord, le mot "protestant" vient de pro-testarer = pour témoigner. De plus, bien avant la St Barthélémy ou Wassy, il y avait eu le Sac de Rome par les milices protestantes luthériennes du Connétable de Bourbon qui, comme d'autres français de haut lignage, était passé à la Réforme. En la fête de la Pentecôte, le 6 mai 1527, les romains étant à la messe, c'est l'assaut aux cris de "Vivat Lutherus Pontifex". Le Pape doit se réfugier au Château St-Ange. Massacres, pillages, destructions dureront 8 jours, les tombeaux des Papes profanés, leurs cadavres aussi, des religieuses violées. Total : 20 à 40.000 catholiques tués. C'est ce que le Petit Robert avec une pudeur merveilleuse relate en une seule phrase : "le sac de la ville par les Impériaux permet finalement d'améliorer l'urbanisme" ! Mais, réfléchissez un peu, Petit Co...heu non ! Petit Robert ! A l'époque, les impériaux, c'est-à-dire l'armée de Charles-Quint, étaient pour la plupart espagnols et catholiques, donc, en principe, ils étaient à la messe eux aussi. Ceux qui ont attaqué ce sont bien les lansquenets luthériens. En revanche, on ne connaît aucune riposte côté catholique.

Toujours bien avant Wassy, le protestant Caboche (tête dure sans doute !) avait tenté d'assassiner Henri II. Puis, le 13 mars 1560, c'était la Conjuraton d'Amboise menée par Condé mais financée par

¹¹ parti avec sa femme et son fils, le duc de Guise va à la messe sur ses terres à Wassy accompagné de son escorte. Dans la grange face à l'église, 500 réformés venus de toute la région chantent des psaumes, cérémonie autorisée hors les murs de la ville mais non à l'intérieur. Il s'approche, est accueilli à coups de pierres, est blessé au visage. C'est alors que son escorte riposte : il y eut des blessés des deux côté : une vingtaine de morts côté protestants. Vincent Beurtheret [Frères réformés, si vous saviez. Éphéméride des guerres de religion AMDG, 2006, 25 €] avec humour fait remarquer qu'« Aucun paragraphe du code calviniste n'impose que les psaumes soient chantés une pierre à la main - même les bijoux étant interdits. On en doit déduire que le duc était attendu ». Tactique bien connue : provoquer, faire croire qu'on a été agressé pour mieux agresser à son tour. On pourrait ajouter que lorsqu'on veut « en découdre », on ne part pas avec femme et enfant.

l'Angleterre pour enlever le jeune François II à l'influence des Guise jugée trop catholiques. En 1560 et 61 c'est le ravage de la Provence par Antoine de Mauvans sur lequel les livres préfèrent nous laisser dans l'ignorance !

Peut-être, Sire, vous a-t-on appris, qu'en la seule année 1561 (toujours avant Wassy), à La Rochelle, le 9 juin, les protestants enferment les catholiques dans l'église St-Barthélémy et y mettent le feu ; le même jour, à Orange, le Président du Parlement, Perrinet Parpaille¹², passe à la Réforme et à la tête de 1.500 huguenots, profane les églises, fait égorger les opposants et massacrer un millier de paysans avant de piller la cathédrale. A Montpellier le 13 juillet puis le 19 octobre, 800 protestants attaquent l'église St-Pierre : prêtres et fidèles sont égorgés. Le 20 au matin, les mêmes pillent les 60 autres églises et chapelles, égorgent plus de 200 catholiques, déterrent 40 cadavres et leur arrachent les entrailles. A Montauban : le 15 août, l'église St-Jacques est pillée, les catholiques rassemblés dans l'église tués. A Montpellier, le 19 octobre au soir, 800 huguenots attaquent l'église St-Pierre. Prêtres et fidèles sont égorgés : 50 morts. Le lendemain matin c'est plus de 200 catholiques qui le sont. Mais certains historiens disent que l'année fatale entre toutes pour l'art français fut 1562.

Était-ce en réaction au "*Massacre de Wassy*" qui eut lieu le 1° mars ? C'est en tous cas le 8 mars que le Comte de Montgomery (celui qui tua Henri II d'un coup de lance dans l'oeil) passé au protestantisme, saccage la cathédrale et le palais épiscopal d'Avranches ; en cette année que les calvinistes jouèrent à la boule avec la tête du roi Louis XI avant de brûler ses os ainsi que ceux de sa fille, Sainte Jeanne de France qui avait créé l'ordre des Annonciades. Son corps était bien conservée pourtant disent les textes. Puis Tours est prise, Montbrison et le Baron

¹² le nom de 'parpillots' donné aux protestants ne vient pas de lui mais du fait que les protestants revêtaient souvent des tuniques blanches qui le faisaient ressembler à des papillons : parpayots, en provençal.

des Adrets force les catholiques à se jeter du haut d'une tour du château : 800 morts. A Orléans les églises furent mises à sac pendant 12 jours. (Jeanne d'Arc devait "brûler" d'impatience de ne pouvoir reprendre l'étendard !). Sans parler de l'abbaye de Fontevraud, de Saumur, St-Benoit sur Loire, Mehun, Avranches, Meaux, et des abbayes des Hommes et des Femmes à Caen ! Au total : 22.000 églises et 2.000 couvents détruits¹³. Calvin n'avait-il pas dit : *"Des images en un temple sont une abomination, une souillure"* ? Ce qui choquait aussi beaucoup le peuple était de voir les calvinistes jeter les hosties aux chiens, cirer leurs bottes avec l'huile sainte et souiller les bénitiers de leurs excréments.

La guerre continue sous la régence de Catherine de Médicis et le poète Ronsard lui reprochera son attitude fluctuante : *"Si vous eussiez puni par le glaive tranchant le huguenot mutin, l'hérétique méchant, le peuple fut en paix : mais votre connivence a perdu le renom et l'empire de France"*. Il dira aussi *"Mais ces nouveaux Chrétiens qui la France ont pillée, volée, assassinée, à force dépouillée... Vivent sans châtiment, et à les ouïr dire, C'est Dieu qui les conduit... En la dextre ont le glaive, et en l'autre le feu, et comme furieux qui frappent et enragent, volent les temples saints et les villes saccagent. Et quoi ! Brûler maisons, piller et brigander, tuer, assassiner, par force commander, n'obéir plus aux rois, amasser des armées, appelez-vous cela Églises réformées ?"*

Je préfère m'arrêter là, Sire, de peur de vous lasser. Ces faits sont consignés, entre autres, dans les livres éblouissants de clarté et de concision mentionnés à la fin de cette lettre, livres qui n'excusent pas la "St-Barthélémy" mais montrent qu'il y a eu beaucoup plus de "St-Barthélémy" côté protestants.

Pour mettre fin à ces guerres, votre grand-père, Henri IV, en publiant ce fameux Édit de Nantes en 1598, confirme et multiplie les

¹³ Lire : Louis Reau, de l'Institut, Histoire du Vandalisme, Bouquins Poche, 1994, 35 € env.

avantages déjà accordés aux protestants par les rois précédents. Par cet édit, les “*Réformés*” sont les maîtres à Chatellerault, La Rochelle, Royan, Saumur, Bergerac, Montauban, Nîmes, Arles, Briançon et Montpellier. Ils avaient aussi 200 “*places de sûreté*”. Les catholiques n’y avaient aucun droit. De plus, une indemnité annuelle leur était versée par les finances royales. Alors qu’ils ne représentaient que 7 à 8 % de la population, ils possédaient en fait le quart de la France. Dans quel pays protestant, a-t-on jamais donné les mêmes avantages aux catholiques ? Aucun ! Bien au contraire, en Angleterre, tous les ans des jésuites sont pendus, souvent écartelés après (c’est quand même mieux que de l’être avant !). Que demande en contrepartie cet édit ? Que les réformés reconnaissent la religion catholique, rendent les biens pris à l’Église et paient la dime comme de vulgaires papistes !

Tout de même, Sire, pourquoi avoir révoqué l’Édit de Nantes ? Vous n’aviez pourtant aucune aversion contre les protestants : ils n’étaient pas interdits à Versailles. Souvenez-vous aussi que, tout jeune, en 1661, vous aviez même envoyé dans chaque province deux commissaires, l’un catholique l’autre réformé, chargés d’enquêter sur la situation réelle des protestants et, avant même les résultats de l’enquête, vous avez augmenté les libertés des protestants. Mais, en 1680, les résultats de l’enquête arrivent et montrent que les protestants perturbent encore les cérémonies catholiques, mettent le feu aux maisons des papistes, s’opposent à la collecte de la taille et à l’entretien des routes. Alors vous interdisez aux catholiques de se faire protestants ; vous faites démolir leurs temples ; des avantages fiscaux sont proposés à ceux qui se convertissent ; ceux qui tenteraient de fuir seraient condamnés aux galères. Parfaitement ! Les protestants sont partis contre votre gré, avec beaucoup d’argent (preuve qu’ils en avaient durant votre règne). Quelle perte pour la France tant d’intelligences en fuite ! (80 ou 100.000 d’après Vauban ; 200.000 d’après le protestant François Bluche). Bizarre que l’Allemagne,

principale bénéficiaire de cette émigration, ne réapparaisse sur la scène internationale que 160 ans plus tard ! Ce n'est surtout pas, bien sûr, les deux millions de morts de la Révolution Française avec la fuite ou la décapitation systématique des élites pendant la Terreur qui fut une perte ! *“La Révolution n'a pas besoin de savants”* ! Cher Louis XIV ! Allez voir Lavoisier : il vous expliquera ! Mais soyons honnêtes, par cette Révocation vous excluez aussi les protestantes des métiers de sages femmes, les hommes de la Justice, puis de votre police (preuve qu'ils y étaient !). Vous allez me dire qu'en terre réformée cela fait 120 ans que les catholiques en sont exclus et qu'en France même, votre arrière grand'mère, la très protestante Jeanne d'Albret, épouse d'Antoine de Bourbon, avait non seulement interdit aux catholiques de pratiquer et d'enseigner sur ses terres, mais obligation leur était faite de loger des *“ministres”* calvinistes.

Ce qui m'a fort étonnée en l'apprenant c'est que les dragonnades, au départ, c'est cela, aussi étonnant que cela puisse paraître aujourd'hui ! *“Imaginées par l'intendant de Louis XIII, René de Marillac, elles consistaient, en ces temps où les soldats n'ont pas toujours de casernes, à imposer le logement et la rémunération d'un soldat aux sujets mauvais payeurs de taxes. Dorénavant, les réformés perdent le privilège qui les en dispensait et étaient ramenés au régime général”*. Eh oui ! Les protestants avaient beaucoup de privilèges ! Il est bien évident qu'il y eut des exactions côté catho. Mais il est bien évident surtout que les protestants formaient un état dans l'état. Ils étaient plus anglais que français, plus proches de votre grand ennemi Guillaume d'Orange que des légitimes rois de France. On pourrait facilement les accuser de *“connivence avec l'ennemi”*. Plusieurs fois la flotte anglaise avait essayé de prendre La Rochelle avec leur approbation. Les chefs protestants étaient tellement sûrs de leur victoire finale que Louis de Condé avait fait graver, le 10 novembre 1567, une médaille à son effigie sous le vocable de *“Louis XIII”* et Guillaume III d'Orange une en argent sur

laquelle était gravé : *“Guillaume III, par la grâce de Dieu, roi de Grande-Bretagne, de France et d’Irlande, 1695”*. Ils se voyaient déjà rois de France ! Alors votre père, le vrai Louis XIII, a été très sévère : après avoir entouré la ville de bastions et de murailles, il l’affamée pour qu’elle se rende.

Mais, cher Louis XIV ce n’est pas vous qui auriez dit : *“Tous ceux qui le peuvent doivent assommer, égorger, passer au fil de l’épée, secrètement ou en public en songeant qu’il n’est rien de plus venimeux, de plus nuisible de plus diabolique qu’un rebelle. Il faut l’abattre comme un chien enragé”*. C’est Luther, texte publié le 15 mai 1525. Ce Luther qui se repentira à la fin de sa vie : *“Notre doctrine n’a servi qu’à aggraver les désordres du monde...”* a-t-il écrit, *“C’est le diable qui pousse les magistrats des villes et les burgraves des campagnes à piller et à voler les biens ecclésiastiques pour en faire un usage coupable. Autrefois, les rois et les princes dotaient et enrichissaient les lieux de culte. Aujourd’hui, ils les pillent au point de n’en laisser que les murs”*.

Mais est-ce bien nécessaire de rappeler le passé alors que tous les chrétiens se sont réconciliés ? Parce que l’histoire est un éternel recommencement, que les erreurs du passé ressemblent souvent à celles du présent, que les connaître peut nous aider à ne pas y retomber ? Certes !

Ne vaut-il pas mieux se rappeler les beaux exemples, ceux qui peuvent rapprocher les gens ? Faire aimer les beautés de notre pays par exemple en faisant comprendre le poids d’amour et de patience qu’il a fallu pour les réaliser ? J’en suis encore plus convaincue et je sais que beaucoup s’y emploient déjà.

Alors, cher Louis XIV, sans vouloir vous déranger dans votre paradis, comme vous avez maintenant beaucoup de temps et comme nous savons depuis Pierre Desproges que *“l’éternité c’est long surtout à la fin !”*, si vous pouviez intervenir auprès des saints qui ont su avec bonté et intelligence, convertir beaucoup de nos frères protestants : St

François de Sales, St François Régis, St Charles Borromée, par exemple. Qu'ils prient pour que nous sachions ce qu'il faut faire, pour que ces massacres ne recommencent pas car une nouvelle guerre de religion a déjà commencé.

En vous en remerciant par avance, je vous prie d'agréer, cher Louis XIV, l'expression de ma toujours "irrévocable" admiration.

ACTUALITÉ RELIGIEUSE

Interview de Mgr Athanasius Schneider (Kazakhstan)

par Daniel Blackman pour 'One Peter Five' (1P5) 3 mars 2016

Traduction par Benoît et moi, révisée par Balise

De passage en Angleterre, le très connu évêque auxiliaire d'Astana a répondu sur des sujets aujourd'hui controversés, comme l'évangélisation des Juifs et des Musulmans, le récent commentaire du Pape sur le virus Zika et la contraception, la Franc-Maçonnerie à l'intérieur de la hiérarchie. On méditera entre autres son refus sans faille de laisser la peur empêcher d'enseigner les vérités de la Foi Catholique.

[...] Daniel Blackman : Pouvez-vous me parler de votre vie de prière ?
Quelles sont vos dévotions spéciales ?

Mgr A. Schneider : Depuis ma jeunesse j'ai eu une profonde dévotion à la sainte Eucharistie, surtout l'adoration de l'Eucharistie. Je la fais tous les jours si je peux. Je la considère indispensable pour la vie d'un prêtre catholique. Bien sûr, nous avons la Sainte Messe qui est chaque jour la plus grande chose, je la prépare ainsi très bien, et nous récitons le Bréviaire. Tout prêtre, si c'est possible, doit s'efforcer de faire l'adoration chaque jour. Être en présence de Notre Seigneur Eucharistique, avoir avec Lui ce dialogue intime, est une nécessité, je l'aime.

DB : Dans l'Église il y a une longue histoire de Juifs convertis à la Foi - Alphonse Ratisbonne, Sainte Édith Stein, Eugenio Zolli, le Grand Rabbin de Rome pendant la 2^e Guerre Mondiale, et plus récemment l'ex-rabbin orthodoxe Jean-Marie Eli Setbon. Et pourtant, un document récent de la Commission pour les relations religieuses avec le Judaïsme affirme qu'il n'y

a pas de mission formelle organisée pour convertir les Juifs (§ 40-49). Est-ce vrai ? S'agit-il d'une correction de l'enseignement et de la pratique précédents ?

AS : C'est vraiment erroné. Cela contredit les paroles de Notre Seigneur qui dit "Allez et enseignez à tous les peuples", il n'a pas dit "tous les peuples sauf le peuple Juif", il a dit toutes les nations, et baptisez-les au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Jésus a dit que si vous ne croyez pas vous n'aurez pas la vie. Il a dit cela aussi aux Juifs, et continue de le dire aux Juifs de nos jours. Eux aussi doivent être obéissants à l'alliance avec Dieu que Jésus a instituée. C'est pourquoi les Apôtres ont prêché aux Juifs dans la synagogue.

Pendant 2000 ans l'Église a toujours prié pour la conversion des Juifs. C'est un acte de miséricorde et d'amour. L'Église invite et encourage les Juifs à venir au Christ. Il y a eu des convertis, même des saints qui étaient des convertis juifs. Alphonse Ratisbonne avait fondé une congrégation religieuse pour évangéliser le peuple juif. C'est donc toujours valable pour moi, et aucun document de l'Église ne peut l'invalider car cela contredit les paroles de Notre Seigneur, cela contredit les Apôtres, et toutes les paroles immuables et permanentes de l'Église pendant plus de 2000 ans.

DB : Ce document vient de l'intérieur de l'Église, d'un organe officiel du Vatican, comment cela est-il possible ?

AS : C'est bien triste. Ce document n'a pas de valeur infaillible, ni l'intention d'être infaillible, il n'est pas une expression authentique du Magistère. Il y a eu dans l'histoire de l'Église des documents de caractère 'pastoral' et qui contenaient des erreurs, et ce document contient des erreurs. Ce qui n'est pas infaillible peut se révéler erroné. Je le répète, l'Église a toujours enseigné uniquement ces affirmations qui sont enseignées ex Cathedra ou qui sont enseignées par le Magistère Universel - le pape et les évêques enseignant pendant une longue période, de nombreux siècles. Le document mentionné contient

par contre une nouvelle doctrine, une opinion, une théorie.

DB : Les Conférences épiscopales d'Angleterre & Galles et d'Allemagne ont réclamé que la prière pour les Juifs du rite traditionnel du Vendredi Saint soit changée, afin de l'aligner avec l'actuelle pratique inter-religieuse avec les Juifs. Serait-ce une bonne chose? Y a-t-il quelque chose qui ne va pas dans l'actuelle prière ?

AS : Je ne sais pas ce qu'ils veulent, mais il nous faut voir la vérité. C'est contre la charité et l'amour envers les Juifs. Si je les aime, je veux qu'ils connaissent et aiment Jésus et qu'ils puissent être lavés par le très précieux sang de Jésus, et qu'ils connaissent la Très Sainte Trinité. Par conséquent je dois prier pour leur conversion. Je m'interroge ; les évêques allemands et anglais, ils ne sont pas la totalité des évêques. Il y a certainement, j'en connais, des évêques, qui ne sont pas d'accord avec cela. Je ne pense pas que cette opinion soit correcte, elle est invasive. C'est la 'nomenclatura' administrative qui prétend représenter tous les évêques d'une nation. Cette méthode de fonctionnement de la conférence épiscopale est en soi très problématique, elle agit à l'encontre de la structure divine de l'Église.

DB : Vous vivez dans un Pays où il y a 70% de Musulmans. Quelle est votre expérience de vivre dans un pays à majorité musulmane ? Y a-t-il coopération ou conflit ? Les Musulmans deviennent-ils Catholiques ?

AS : Grâce à Dieu il y a paix et harmonie, les gens sont très tolérants, et il n'y a pas d'hostilité. Il n'y a pas eu d'extrémisme dans la mentalité et la culture des gens, et le gouvernement soutient très activement le dialogue inter-religieux. Ils sont très vigilants pour éviter les extrémistes, ils expulsent même du pays.

Le gouvernement organise des rencontres pour partager les valeurs communes de la société, il n'y a rien de théologique dans ces rencontres, juste une contribution à l'amélioration de la vie sociale des gens, ce que je considère très positif. Par exemple, dans cette idéologie mondiale du gender qui est imposée à une échelle mondiale avec des

méthodes dictatoriales, les Musulmans partagent, grâce à Dieu, la même opinion sur cette question. Nous condamnons ensemble le programme gender et les influences qui sont contre la famille.

DB : L'Église Catholique a-t-elle une mission envers les Musulmans ?

AS : Oui, c'est aussi notre mission, ils sont rachetés par le Christ, et ils doivent connaître le Christ de même que les Juifs. Mais il est bien-sûr difficile d'évangéliser les Musulmans dans les pays islamiques. C'est très dangereux. Mais nous pouvons au moins donner, dans ces pays, notre témoignage et notre présence. J'ai des expériences de gens du milieu musulman, qui commencent à rechercher le Christ et demandent la vérité, j'ai donc été témoin de conversions dans mes contacts personnels. Depuis que nous avons la liberté, et puisqu'en Europe nous ne sommes pas encore dans des pays à majorité islamique, je dis pas encore, puisque cela peut arriver, mais ce n'est pas encore arrivé, nous pouvons et devons utiliser la mission envers nos voisins Islamiques, non pas le prosélytisme, qui n'est pas moralement juste, mais pour évangéliser.

DB : L'Europe a subi de nombreuses attaques terroristes islamiques - Paris, de graves inquiétudes en Belgique, et aussi au Proche Orient, certaines parties de l'Afrique, le Pakistan, entre autres. Pourquoi cela se produit-il ?

AS : Eh, bien ! je ne sais pas exactement comment l'ISIS est né, mais nous constatons qu'il serait impossible pour ISIS d'avoir autant d'armes s'ils n'étaient pas financés et soutenus par quelqu'un de puissant. Ils font du business d'armes à une échelle telle que ce ne serait pas possible sans un état qui donne, peut-être à travers des intermédiaires, le financement et les armes dont ils ont besoin.

Un autre point que je voudrais souligner est que la communauté internationale - les USA, l'OTAN - ont assez de puissance pour achever l'ISIS, ils auraient pu le faire au début. Ils ont de bons, de très bons, services secrets qui connaissaient déjà de la montée d'ISIS, mais ils

n'ont rien fait. L'UE, l'OTAN, les USA, n'ont rien fait, et pourtant ils en avaient connaissance. Ils n'ont pas empêché l'ISIS. Ils ont assez de puissance, et cependant ils ont permis le mouvement terroriste de l'ISIS.

DB : Savez-vous pour quelle raison ?

AS : Je ne connais pas leurs intentions, les intentions des puissants de ce monde, les États occidentaux. Je ne sais pas pourquoi ils ne l'ont pas empêché. On peut dire qu'indirectement ils l'ont soutenu. Il se pourrait qu'ils aient des objectifs politiques. À travers l'ISIS, ils ont programmé de susciter l'invasion de nombreux musulmans vers l'Europe, de provoquer la déstabilisation, y compris au cœur de l'Europe, pas seulement au Proche Orient. Une si grande présence de gens d'une autre culture, avec une vision plus radicale de la religion islamique, va provoquer au fil du temps des conflits et des tensions avec la population locale. Elle est et sera la cause d'instabilité et de confusion générales. Quelqu'un qui est puissant voudrait peut-être utiliser cette instabilité à dessein.

DB : L'Église a une longue histoire, sur des siècles, de dénonciation de la Franc-Maçonnerie. Or, le nouveau code de droit canon a supprimé toute référence à la maçonnerie, et on ne voit plus de documents on n'entend plus rien des leaders de l'Église à ce sujet. Cela peut donner l'impression que la Maçonnerie n'est plus un danger. Les loges maçonniques ont aussi accueilli chaleureusement le Pape François.

AS : La Franc-maçonnerie est en soi intrinsèquement non compatible avec la foi chrétienne ou catholique, elle est intrinsèquement non compatible parce que la nature de la franc-maçonnerie est anti-Chrétienne. Ils nient le Christ et nient les vérités objectives, ils promeuvent le relativisme, qui est contraire à la vérité, à l'Évangile. Ils promeuvent ainsi les erreurs doctrinaires de la philosophie maçonnique. Cela est incompatible avec la foi chrétienne et catholique.

La Franc-maçonnerie a aussi un aspect ésotérique, qui n'est pas Chrétien. Ils ont des rituels et des cérémonies qui sont ésotériques, ce qu'ils admettent ouvertement, et ces cérémonies sont contraires à la foi. Leurs symboles et rituels montrent qu'ils sont contre les vérités divines dans l'Évangile - ces choses montrent que la Franc-maçonnerie est une autre religion. Je répète, la franc-maçonnerie est une autre religion, c'est une religion contre le Christ. Même lorsqu'ils font de bonnes œuvres, la philanthropie etc, ces aspects dangereux demeurent. Leur philanthropie n'est pas une justification pour nous faire accepter la franc-maçonnerie, juste à cause de leur bon travail philanthropique. La déclaration de 1983 de la Congrégation de la Doctrine de la Foi sur la franc-maçonnerie est toujours valide. Selon cette Déclaration, devenir franc-maçon est un péché mortel - même le pape François n'a pas changé cette loi. Cet enseignement est officiel et toujours valide.

DB : Les sites et publications maçonniques parlent régulièrement de manière favorable du pape François. Pourquoi cette réception favorable du Pape François ?

AS : Eh bien, ils doivent nous le dire, concrètement. Ce qu'ils veulent faire avec leurs déclarations n'est pas un signe clair de quelles sont leurs intentions.

DB : En 2013, sur le vol de retour de Rio de Janeiro, le Pape François a fait référence à un lobby maçonnique. Récemment, le Cardinal Ravasi, dans le journal italien Il Sole 24 Ore, a appelé à un nouveau dialogue et à des valeurs communes avec la Franc-maçonnerie. La Maçonnerie a-t-elle gagné, dans l'Église ?

AS : Nous savons évidemment que la Franc-maçonnerie est une des influences les plus puissantes à tous les niveaux de la société humaine. Ceci est clair et manifeste. En principe, si l'on est un soutien, un leader dans une organisation anti-chrétienne très influente, il y a la tendance à infiltrer l'organisation qui est votre ennemie, c'est tout à fait logique.

Il est donc logique qu'au cours des siècles, ils aient essayé et probablement réussi à s'infiltrer aux différents niveaux de l'Église, pour moi, ceci est clair.

Il est difficile de prouver de façon concrète, d'identifier, qui est un affilié. C'est très difficile et dangereux, car il peut arriver que quelqu'un soit accusé d'être affilié, et qu'il soit ensuite prouvé que la personne ne l'est pas formellement. C'est le secret et l'ésotérisme de la franc-maçonnerie qui le rendent si difficile.

On peut soupçonner, par son discours, qu'un clerc, un prêtre, un évêque ou un cardinal, a des connections avec les maçons. Nous entendons des clercs parler comme des franc-maçons, de toute évidence, dès qu'ils ouvrent la bouche ils utilisent des termes et des concepts qui sont typiquement maçonniques. Il pourrait être un membre, mais vous devez le prouver. Mais au moins, lorsqu'il parle, il a l'esprit d'un franc-maçon, il n'est peut-être pas formellement affilié. Certains évêques et cardinaux parlent clairement avec un esprit maçonnique. Je souligne que cela ne signifie pas qu'ils sont formellement affiliés aux Franc-maçons.

DB : Le Pape François vient de rencontrer le Patriarche Orthodoxe de Russie. Que pensez-vous de la rencontre ? Réalisera-t-il l'unité avec Rome, ou conduira-t-il à une Église synodale qui permette la Sainte Communion aux remariés ?

AS : En premier lieu, la rencontre en soi est une cause de joie, qu'elle ait eu lieu, car les Orthodoxes sont une Église forte avec de belles et authentiques traditions, images, dévotion à Notre Dame, les anges, des liturgies dévotes, une Sainte Messe célébrée d'une belle manière, pénitence, jeûne, traditions monastiques, ils ont tant de vraies traditions catholiques qu'ils ont gardées.

Il me semble que cette rencontre était conditionnée politiquement, elle a été faite très vite, avec une motivation davantage politique. Et je ne crois pas que cette rencontre aura un impact afin que l'Église

devienne plus synodale, ou qu'il devienne facile pour les couples divorcés et remariés de recevoir la Sainte Communion, comme ils le permettent dans l'Église Orthodoxe.

Je partage les fortes affirmations du pape et du patriarche sur la famille, contre l'idéologie du gender, et contre la persécution des Chrétiens, mais ce que je ne partage pas, c'est l'affirmation sur les Uniates, c'est une injustice, car les Uniates voulaient être unis au pape dans le passé, depuis le Concile de Florence au 15^e siècle. Ce fut très positif, avec beaucoup de fruits - saints, martyrs, on ne peut pas dire ainsi que c'était une erreur.

Et aussi, l'affirmation sur le prosélytisme, c'était une accusation contre l'Église Catholique. Je vis dans une région orthodoxe et l'Église ne fait pas de prosélytisme - cette affirmation était injuste. Je pense donc que le Saint Siège a cédé à la pression du patriarche. Il semble que les Orthodoxes aient dicté certains points à accepter, et cela est contre la vérité et contre la justice, un tel dialogue n'est pas un vrai dialogue œcuménique. Le dialogue doit être fraternel, égal au niveau humain. Et tous ces compromis, qui nuisent à la vérité et à la justice, ne donneront pas les fruits d'une réelle unité.

DB : Le Pape François a à nouveau donné une interview sur l'avion de retour de Cuba. Il a fait un commentaire sur le virus Zika et l'usage de la contraception. Il a cité le cas des religieuses du Congo, et le discernement. Le Père Lombardi SJ a 'clarifié' le commentaire du Pape. Les évêques des Philippines ont publiquement réclamé une révision de l'enseignement de l'Église dans ce domaine. S'agit-il vraiment d'un débat que l'Église doit affronter, ou bien de manœuvres de la part de gens qui, à l'intérieur et à l'extérieur de l'Église, veulent que l'enseignement sur la contraception soit changé ?

AS: Cela fait partie d'un plan, clairement, pour changer les vérités de l'Église sur la moralité, dans le dossier de la contraception. C'est tout un plan, une grande pression, et un agenda dans le domaine de la

contraception. Dans l'Église de nos jours il existe le danger d'une admission pratique du divorce et de la réception de la Sainte Communion, c'est un déni pratique de l'indissolubilité du mariage.

DB : Parlez-vous du procès réformé de nullité ?

AS : Oui, le procès réformé de nullité du mariage, à mon avis, contient lui aussi un danger de banalisation et de superficialité dans le procès lui-même ; il contient en soi, dans les nouvelles règles, un danger d'attaque contre la sainteté et l'indissolubilité du mariage. Si vous traitez une chose sainte d'une manière superficielle et hâtive, d'une manière banale, c'est irresponsable. En théorie, aujourd'hui, les nouvelles normes sont contraires à la pratique pérenne de l'Église, car il y a toujours eu dans le procès la présomption de la validité du mariage, c'était toujours présumé, à cause de la défense de la sainteté du mariage. Les nouvelles normes présument par contre l'invalidité du mariage dès le début. C'est un changement de mentalité dangereux.

C'est l'esprit du monde qui attaque, et c'est pareil avec la contraception. Les vérités de l'Église sont immuables et resteront telles. Le Pape Paul VI dans *Humanae Vitae* et le Pape Jean-Paul II dans *Veritatis Splendor* et *Familiaris Consortio* ont enseigné que la contraception est en soi toujours intrinsèquement mauvaise. Il n'y a pas de circonstances ni d'exceptions qui justifient un acte intrinsèquement mauvais. Les Papes Paul VI et Jean-Paul II l'ont confirmé.

DB : Vous vous exprimez sur quantité de questions importantes, donnant aux fidèles un enseignement clair et vraiment catholique. Ne craignez-vous pas les attaques ? Vous semblez vous préparer à devenir une cible - les évêques peuvent être déplacés, des attaques des médias sont lancées, des réputations détruites.

AS : Je n'ai ni craintes ni préoccupations, au sujet de possibles transferts ou attaques, car le sens de ma vie et toute mon ambition, ce sont les vérités du Christ et d'être fidèle à Dieu, et d'être reconnu par

Dieu, et non pas par les évêques, les médias, même pas par le pape, mais en premier lieu par ma conscience et par mes vœux donnés au Christ par le Baptême et la consécration épiscopale, de garder la vérité pure et intègre, et même d'être prêt à donner ma vie pour elle. Ceci est mon désir et mon but, je ne me soucie pas de ce que les gens diront. Il est ridicule de craindre l'opinion humaine car demain elle change. Je dois me soucier de ce que Dieu pense. Les gens passent très vite, l'opinion de Dieu reste, je me soucie de plaire à Dieu d'abord.

Je suis un évêque auxiliaire dans un diocèse, je suis heureux, et lorsque le pape me transférera, je m'en acquitterai et j'obéirai, et j'amènerai partout en tout lieu le désir de défendre la vérité.

DB : La charité est la plus grande des vertus. Quels actes de charité, spirituelle et corporelle, est-il le plus nécessaire pour les Chrétiens de pratiquer aujourd'hui ?

AS : Premièrement, dans la hiérarchie des valeurs, ce qui est le plus important est ce qui est éternel et immortel, c'est l'âme, les valeurs éternelles, et la vie éternelle. C'est pourquoi ces actes de charité qui visent à transmettre la vie éternelle à mon prochain et à lui transmettre les vérités éternelles, de l'aider à sauver son âme, ces actes sont les plus nécessaires. Évidemment il nous faut en même temps aider immédiatement une personne dans le besoin, qui a faim etc, aider est très naturel, ce doit être fait. Mais comme Catholiques nous ne pensons pas uniquement à donner de la nourriture et des vêtements, il nous faut aussi donner la lumière de la Foi, il ne faut pas l'oublier. Aimez Dieu d'abord, et aimez votre prochain comme vous-mêmes.

Dieu nous demande de L'aimer avec tout notre esprit, notre force et notre cœur ; Il réserve cela pour Lui-même. Jésus nous a appris à aimer les autres comme nous-mêmes, et à aimer les autres comme Il nous a aimés. Il nous faut donc aimer avec l'amour du Christ. Il est venu pour sauver nos âmes, et non pas d'abord ou seulement notre

corps, et pour nous donner Sa vérité divine. Il a versé Son sang pour le salut de nos âmes.

Il nous faut donc nous aimer les uns les autres comme le Christ nous aime. Notre tâche première est donc d'aimer Dieu, de préférer Dieu et Sa vérité jusque dans nos vies temporelles, prêts à être des martyrs pour le Christ, et d'aimer les autres comme nous-mêmes et comme le Christ nous a aimés - nous sacrifiant pour le bien des autres •

NOTRE HISTOIRE

L'Europe Médiévale

M. Jean Favier

Séance de l'Académie des Sciences Morales et Politiques. lundi 2 fév. 2004

Prenons tout d'abord une précaution, qui semble aller de soi mais qu'il vaut mieux formaliser : l'Europe dont nous allons parler, c'est celle du Moyen Âge, c'est-à-dire d'un millénaire qui va, en gros, du Ve au XVe siècle. Ce ne peut être ce que nous appelons Europe à l'aube du troisième millénaire. Ce que nous pouvons entrevoir, ce sont des esquisses, des ébauches, des tentatives, dont il serait abusif de juger en fonction d'un aboutissement alors insoupçonné, c'est-à-dire des réalités et des ambitions actuelles. Là comme ailleurs, l'anachronisme serait dangereux : ce que l'on pourrait prendre pour des prémices n'en est pas pour les hommes du Moyen Âge. C'est tout simplement leur vécu. Il convient donc de prendre le mot Europe avec les réserves qu'impose la vue historique.

Les anciens empires ont eu ceci de commun qu'ils étaient définis par une mer entre des terres. Phéniciens, Grecs, Carthaginois ont bâti des empires d'abord faits de comptoirs, et les trois continents ont essentiellement été les arrière-pays de ces empires. Les choses ont changé avec Alexandre, mais vers l'Orient. Elles changent surtout avec l'empire romain, le premier à avoir été fait de territoires étendus sur les trois continents. Malgré le rôle essentiel des marines romaines dans le système de relations internes de l'Empire, et même si les Romains prennent la Méditerranée pour leur bien propre, les légions ont, bel et bien, contourné la mer. Frontière défensive, le limes n'a de

signification politique qu'en circonscrivant un territoire. Encore le centre demeure-t-il le mare nostrum.

L'empire romain étant, ainsi, assis sur trois continents, le partage établi par Dioclétien en 293 est indifférent à la notion de continent. Ce qui détermine, c'est la capacité de communications. C'est la commodité politique et militaire. Lorsqu'à la mort de Théodose, en 395, la scission entre l'empire d'Orient et l'empire d'Occident paraît définitive, elle ne fait que conforter ces commodités militaires. Lorsque la chute de Romulus Augustule, en 476, met en sommeil perpétuel l'empire d'Occident, elle n'y met pas fin. Quand Justinien, au milieu du VI^e siècle, reconstitue le pourtour jusqu'au Maghreb, il n'a donc aucun choix fondamental à faire : l'empire romain n'a pas cessé d'exister, et Justinien en pousse simplement les frontières à raison de sa capacité de reconquête. Mais ce qu'il reconstitue, c'est bien un pourtour. Il ne tente aucun retour dans les profondeurs du continent.

Les choses changent entre le VIII^e et le IX^e siècle. On se rappelle la question posée par Henri Pirenne, question à laquelle il n'est de réponse que si l'on admet de combiner les facteurs. Qui est responsable de ce changement, Mahomet ou Charlemagne ? Il est vrai que l'Islam crée une barrière dont on a longtemps exagéré la rigidité mais dont il serait ridicule de nier la réalité. Même s'ils ne sont pas interrompus, les courants commerciaux s'étiolent. En tous les domaines, les influences réciproques s'atténuent. Au vrai, le temps passe, et la Rome antique s'éloigne.

Porté par le regard de peuples qui, les Francs entre autres, sont venus par le continent et non par les rivages de la Méditerranée comme naguère les Goths, l'intérêt du monde occidental se tourne maintenant vers les plaines de l'Europe centrale. Aux confins, il y a des peuples païens, des peuples à convertir, non ces Grecs jugés insupportables qui forment, aux yeux des Occidentaux, une barrière à l'est et non un trait d'union avec l'Asie. Trois mondes se bordent donc, un monde germanique qui se veut héritier du monde romain mais ne songe même pas à l'héritage grec, un monde byzantin dont la crise et le repli sont perceptibles, un monde arabe dont l'expansion est interrompue et dont la présence est plus perceptible sur le pourtour

sud - en Espagne comme en Italie et en Sicile - que, depuis l'échec de Poitiers, vers le nord.

Le monde romain, c'est maintenant un monde que politiquement on est tenté d'appeler franc parce que les Francs ont dévoré au VI^e siècle les Visigoths, les Alamans, les Burgondes, puis les Bavares et les Thuringiens en attendant les Saxons et les Frisons, et qu'ils ont évincé pour une bonne partie de l'Italie les Lombards qui avaient eux-mêmes pris la place des Ostrogoths. Mais il ne faut pas s'en tenir à une vue politique des choses. Charlemagne est roi des Francs et roi des Lombards, mais il se veut naturellement roi de tout l'ensemble territorial auquel son père et lui-même ont imposé la domination franque. Il est roi du tout.

Cela cache mal la réalité ethnique, que reflète cependant la diversité prudemment maintenue des législations nationales. Ces peuples sont toujours là, et c'est de leur fusion que va naître une sorte d'identité culturelle commune, dans la diversité qui tient naturellement aux éloignements. Quant à ce que garde en Occident Byzance, c'est la peau de chagrin, de Venise à la Sicile, et les avancées des Arabes complètent contre la présence byzantine en Occident, l'œuvre des Francs de Pépin et de Charlemagne. Quoi qu'il en soit, Charlemagne porte encore le titre de roi des Lombards. Mais son fils est roi d'Italie. La couronne ethnique est devenue couronne territoriale.

Les deux frontières de l'Europe perceptible sont alors des frontières religieuses. Celle de l'est, contre les païens. Celle du sud, contre les arabo-berbères de l'Andalus. A mesure que se multiplient les affrontements dogmatiques entre l'Occident carolingien et pontifical et l'Orient byzantin, la frontière face à Byzance prend les couleurs d'une autre frontière religieuse. Si l'affaire de l'adoptianisme ne concerne que l'Occident et principalement l'Espagne, l'affaire du filioque - c'est-à-dire de la définition du Saint-Esprit par rapport aux deux autres personnes de la Sainte-Trinité, et surtout l'affaire du culte rendu aux images, sont au VIII^e siècle autant d'éléments de la nouvelle identité occidentale face à Byzance.

Qu'est-ce que l'Empire pour Charlemagne ? Une décoration personnelle, pour laquelle il ne prendra de dispositions successorales

qu'à l'extrême fin de son règne, quand la mort de deux de ses fils ne lui aura laissé qu'un unique héritier. Jusque-là, nous avons l'impression que ce titre reconnaissait le caractère exceptionnel d'un pouvoir auquel le nécessaire partage entre les fils ne pouvait que mettre fin. Or Charlemagne ne songe pas à remettre en cause, sur ce point comme sur les autres, le droit et l'usage des Francs : depuis Clovis, le royaume se partage entre les héritiers mâles.

La titulature était en effet inadéquate. Qu'on en juge. Charlemagne a deux couronnes royales. La royauté est ethnique. On est roi d'un peuple, et pourtant il est roi de plusieurs peuples, que ne couvrent pas les appellations. Roi des Francs, il est roi de ceux qui ne sont pas francs, et aucun nom propre alors en usage ne peut caractériser cet ensemble de territoires sur lesquels s'étend l'autorité du roi des Francs hors du pays franc, qu'il s'agisse en Gaule jadis romaine de l'Aquitaine ou en Germanie de la Saxe. Roi des Lombards, il est roi en Italie hors du pays lombard. Mais ses trois fils sont rois, l'un sans royaume mais à côté de son père, l'autre en Aquitaine, le troisième en Italie. Ils sont rois sous un double roi. Deux fois roi et père de trois rois, tel est Charlemagne. Dans ces dernières années du VIII^e siècle, le titre royal ne convient vraiment pas.

Alors, on cherche. Les Alcuin, les Théodulphe cherchent. Et ils y sont poussés par le fait que l'Empire, le seul, celui de Constantinople, est apparemment vacant depuis qu'en 797 la veuve de l'empereur Léon IV, Irène, a renversé son fils Constantin VI et lui a fait crever les yeux avant de prendre, au lieu de son titre de basilissa, qui était celui d'une femme d'empereur, celui de basileus, empereur. En Occident, on ne se sent plus dans l'Empire romain mais, de surcroît, on se demande s'il en est encore un.

Le pape a été sévèrement mis à sa place. Son rôle est de prier. Le roi est là pour défendre le peuple chrétien. Charles se dit maintenant « *gouvernant le peuple chrétien* ». Bientôt, ce sera « *gouvernant l'empire romain* ». Mais cette fois, comme il ne va pas jusqu'à revendiquer un pouvoir sur Byzance, c'est bien de l'Europe occidentale qu'il s'agit quand on parle d'empire romain.

Encore faut-il souligner les limites de cet empire d'Occident que personne ne se hasarde à définir. Si en Germanie l'empire de

Charlemagne dépasse l'empire romain, il est très en deçà dans la péninsule Ibérique, dans l'Italie méridionale, en Sicile, et il ne touche pas aux terres européennes de l'empire byzantin, de l'Adriatique au Bosphore.

Autant le dire clairement, l'Empire d'Occident ne parviendra pas à être l'Europe. C'est avec bien des précautions que j'ai naguère écrit que Charlemagne pouvait apparaître, « dans une certaine mesure », comme le père de l'Europe.

L'Empire ne sera pas davantage homothétique de la chrétienté. Au plus correspond-il, pendant les quinze dernières années de la vie de Charlemagne et une partie du règne de Louis le Pieux, à la chrétienté latine.

Le Saint-Empire aura beau se dire romain autant que germanique, cela ne trompera personne. L'empire proclamé en 961 par Othon Ier n'est qu'une transformation de la royauté germanique et une captation par la maison de Saxe d'un héritage carolingien tenu pour prestigieux. L'appellation de roi des Romains qui qualifie l'empereur élu mais non encore couronné ne s'accompagnera en Italie que d'une perpétuelle revendication de pouvoir, génératrice d'affrontements avec le pape et avec un complexe politique où l'on trouve, avec les partisans Gibelins d'un pouvoir impérial surtout apprécié parce qu'il est lointain, des Guelfes plus attachés aux Angevins de Naples qu'au pouvoir pontifical lui-même.

Le Saint-Empire est et demeure une construction germanique, et toutes les prétentions et interventions impériales en Italie ne peuvent masquer le fait que tous les princes électeurs sont allemands. C'est comme un acteur du jeu politique que l'empereur joue sa partie en Italie, non comme souverain. Dès lors, l'idéologie impériale va se développer, alimentant avec la papauté une interminable querelle aux rebondissements aussi nombreux que les causes renouvelées. Le conflit ne prendra fin que quand le Saint-Empire sera devenu un état comme les autres, fût-il, au temps de Charles Quint, celui sur lequel le soleil ne se couchait pas.

Hors d'Allemagne et d'Italie, l'empereur ne parviendra jamais à réaliser ses prétentions, et les juristes du roi de France, affirmant au XIII^e siècle que celui-ci est empereur en son royaume, diront en

théorie ce que manifestent en fait les autres rois européens : le Saint-Empire n'exerce aucune souveraineté universelle, ce qui eût été au moins une souveraineté européenne.

L'Empire aura donc été une illusion, si on la rapporte à l'idée que nous nous faisons de l'Europe. Les raisons sont nombreuses. L'unité ne pouvait durablement s'accommoder de la patrimonialité des royaumes. Les distances, à peu près maîtrisées quand au temps de Charlemagne le souverain franc a l'initiative de ses actions politiques et militaires, deviennent une condition dramatique de l'exercice du pouvoir quand il s'agit, non d'agir mais de réagir. Les incursions normandes ne laissent pas le loisir d'en référer à Aix-la-Chapelle, mais il en eût été de même avec tout imprévisible : les temps de relance sont trop longs. Il en ira de même dans l'empire du Plantagenêt, voire dans celui du Téméraire et dans celui de Charles Quint.

Enfin, les mentalités n'étaient pas prêtes à une rapide unification juridique, économique et monétaire. Charlemagne a renoncé à la première, n'a pas effleuré la deuxième, a échoué à imposer durablement la troisième.

C'est l'Eglise - l'Eglise latine, pour ne pas dire romaine - qui donne le mieux un contour réaliste à l'entité européenne. On ne saurait, d'abord, sous-estimer cet héritage de Rome qu'est la langue latine - paradoxe quand on sait la place prise par le grec à Rome même - et le facteur d'unité que cette langue constitue en permettant la mise en commun de la pensée. Très vite diffusé et imposé dans sa version latine, le symbole de Nicée pose les bases d'une communauté dogmatique assurée lorsque le royaume visigothique renonce, en Espagne, à l'arianisme. La Vulgate de saint Jérôme, révisée à la fin du VIIIe siècle pour en corriger les scories mais non pour changer le contenu, offre aux clercs le texte fondamental de la réflexion, de l'enseignement et de la prédication. L'Europe latine n'aura qu'une Bible, donc qu'un système de références et d'autorités scripturaires. De là viendront la notoriété et la diffusion d'œuvres par lesquelles la pensée ancre cette unité. Je pense aussi bien à la Cité de Dieu de Saint Augustin, aux Institutions de Cassiodore, aux Etymologies d'Isidore de Séville qu'à la Consolation de Boèce et aux traités

scolastiques de Bède le Vénérable. Quand viendra l'heure des grands affrontements philosophiques et théologiques, avec la redécouverte de la métaphysique aristotélicienne et de ses versions avicenniennes et averroïstes, ils se feront à l'intérieur de ce système, non contre lui.

En distribuant les rôles dans l'évangélisation, la papauté contribue fortement à la diffusion de cette unité intellectuelle. Je pense aux moines italiens qui évangélisent l'Angleterre au VI^e siècle, aux moines anglais ou irlandais qui évangélisent au VIII^e la Germanie ou réforment la spiritualité dans le royaume franc. En imposant la liturgie romaine et le chant romain, Charlemagne n'a en tête que l'unité de ses peuples, mais il assure la cohérence de la perception du fait religieux à travers l'Europe occidentale. Ni lui ni Louis le Pieux n'ont grand peine à ce que la règle de saint Benoît s'impose de même à l'Occident, adaptée qu'elle est, par le caractère mesuré de ses exigences et par l'équilibre de vie qu'elle instaure, à des esprits peu portés aux pratiques ascétiques des Pères du Désert ou de l'Irlande.

Lorsque le pape et l'empire monastique constitué dès avant l'an mil par Cluny et ses prieurés feront cause commune au XI^e siècle pour réformer les églises au lieu de laisser faire ou ne pas faire les conciles provinciaux dans l'inévitable diversité de leurs approches, on aura fait un grand pas vers l'unité disciplinaire des esprits dans l'Europe latine. C'est Cluny qui romanise alors la liturgie espagnole. La notion de chrétienté, et de chrétienté romaine, l'emporte sur celle de province. Le rôle de la papauté devient perceptible. Sans rapports avec l'étendue de l'état pontifical, l'assiette territoriale du pouvoir spirituel et disciplinaire du Saint-Siège est, elle aussi, de plus en plus perceptible. Organisée par la papauté parce que le siège de saint Pierre était l'un des rares membres de l'Eglise à ne pas être passé au pouvoir des laïcs, soutenue par l'ordre de Cluny, la réforme grégorienne illustre l'unité de l'Eglise d'Occident au point qu'Urbain II peut à la fin du XI^e siècle prendre à lui seul l'initiative d'une croisade dont les finalités sont à bien des égards en Europe : réaliser une action commune de la chrétienté latine sous la houlette du pape.

J'ai évoqué la langue latine. Son évolution a engendré une diversification dont sont nées les langues romanes. A l'intérieur même de l'espace que signifie l'Eglise d'Occident, elle laisse leur place aux

langues d'origine germanique ou celtique. Mais, pour appauvri qu'il soit, le latin des clercs demeure la langue de communication, et c'est ce qui permet cet autre facteur d'unité qu'est le prêt de textes. Tout au long du Moyen Age, et bien au-delà car je pense aux humanistes de la Renaissance, les manuscrits n'ont cessé de voyager. On emprunte, on copie. Et on lit, parce que les intellectuels de toutes les régions lisent la même langue.

Les livres ne sont pas seuls à voyager. Les grandes écoles cathédrales et monastiques du XII^e siècle, celles de Bologne, de Chartres, de Paris ou d'Oxford, sont des lieux de rencontre à l'échelle de l'Europe et ceux qui rentrent chez eux après y avoir reçu l'enseignement de leur choix donnent à la vie de l'esprit une dimension que les premières universités, au XIII^e siècle, portent à son apogée. Faut-il rappeler qu'en un même temps, au milieu de ce XIII^e siècle, on entend sur la rive gauche de la Seine les enseignements du Rhénan Albert le Grand, ceux du Brabançon Siger, ceux de l'Italien Thomas d'Aquin ? Et que ceux qui les entendent, collègues ou étudiants, sont aussi bien allemands qu'anglais ou écossais ?

C'est le prestige de l'institution universitaire qui mettra fin à cette communauté d'esprits à l'échelle européenne. Chaque prince voudra son université, afin de disposer des moyens de formation de ses élites administratives, judiciaires et ecclésiastiques. On fera ses études chez soi.

Il est certain que l'effort commun demandé par Urbain II à la chrétienté occidentale en vue de la première croisade est d'abord, aux yeux de ce pape réformateur, le moyen de manifester l'unité du peuple chrétien sous la bannière pontificale. Pour le pape, la croisade doit être son entreprise, ce que n'était pas la Reconquista espagnole, gouvernée par les princes avec d'inévitables propos territoriaux. On sait ce qu'il en sera de la croisade : l'Orient latin deviendra vite une conquête, et la terre nouvelle des affrontements immédiatement importés.

Mais la croisade doit être une entreprise commune, et le pape n'avait sans doute pas en vue les répercussions de cette communauté d'action sur la perception d'une unité. La chose est bien connue, c'est quand on se retrouve en terre lointaine que l'on ressent le mieux les

traits que l'on a en commun avec autrui, ce qui ne veut pas dire qu'on fasse alors cause commune. Face à une autre civilisation, à une autre culture, à d'autres structures politiques ou familiales, à une autre religion vue de plus près que dans les chansons de geste, ceux que l'on appellera en Orient les Francs conçoivent mieux que dans leur monde féodal ce qui les unit. Or, les Teutoniques s'étant vite détournés vers leurs marges païennes et les Espagnols ayant assez à faire chez eux, ces Francs d'Orient sont tout simplement des Européens occidentaux.

C'est le même phénomène qui procure sur les places économiques le sentiment d'appartenance commune qu'éprouvent par exemple les hommes d'affaires italiens aux foires de Champagne ou sur les places comme Bruges, Paris ou Avignon. Mais là s'arrête le compagnonnage. Les rivalités sont trop fortes. Pour le négociant, pour le banquier, l'Europe est un espace, mais où l'on s'affronte même en temps de paix, et c'est un horizon, mais entre autres horizons. Bruges n'est pas plus essentiel au Génois que ne le sont Trébizonde au fond de la mer Noire ou Caffa en Crimée, où aboutissent les trafics de l'Asie centrale et de l'Europe orientale. Le Vénitien est chez lui à Londres comme à Alexandrie où les trafics avec l'Asie du Sud-Est ont leur tête de pont. Et le Brugeois correspond avec Novgorod et Riga comme avec Lubeck. L'un et l'autre se doivent de connaître l'Europe, ses places et leurs productions, leurs usages, leurs hommes. Mais le Vénitien et le Génois demeurent des rivaux. Ils n'ont en commun que des ambitions opposées et des intérêts divergents. Et le Brugeois n'est à Novgorod qu'un client.

Les pèlerinages sont pour beaucoup dans la découverte que font du monde les hommes du Moyen Age. Dire qu'ils dessinent une Europe serait se moquer. On va à Jérusalem tant que la chose est possible. Ensuite, on va toujours à Rome, à Compostelle, au Gargano, à Rocamadour, à Tours ou au Mont-Saint-Michel, ou beaucoup plus près. Il n'y a aucun doute sur le fait que ces déplacements temporaires sont la principale occasion de la découverte des peuples par ceux qui n'ont aucun autre motif, politique, militaire, commercial, d'aller ainsi de pays en pays. On peut dire que les pèlerinages ont aidé les hommes du Moyen Age à mieux connaître l'Europe, et qu'ils ont porté la circulation des idées, des modes, des façons de l'art, mais

c'est nous qui voyons là l'Europe. Ce que voit le pèlerin, c'est une route, et ce qu'il rencontre, ce sont des sanctuaires qu'il visite pieusement, des parlars et des usages qu'il découvre et dont, le plus souvent, il s'étonne quand il ne les juge pas sévèrement. Il ne paraît pas que le pèlerin soit sensible à une appartenance commune, sinon à celle, qui lui semble normale, à la religion. Si la carte des routes de pèlerinages dessine une certaine Europe, le pèlerin, lui, n'en emprunte qu'une.

Comment les Européens voient-ils l'Europe ?

Ne reportons pas dans le temps notre interrogation. Le mot Europe n'apparaît guère dans le vocabulaire de l'homme du V^e, du X^e ou du XV^e siècle. Ni l'un ni l'autre ne savent que les Phéniciens désignaient ainsi le Couchant. Ereb, c'est le soir, le pays du soir. Plus tard, on dira le Ponant. Quant à l'enlèvement de la jeune Europe par Zeus, il ne devient que plus tard une source d'inspiration pour les artistes. Jusqu'au XVI^e siècle, le mot Europe est passablement oublié.

Ce qui apparaît dans l'usage de l'Européen du Moyen Âge, c'est l'idée de l'opposé. L'Européen occidental se définit par son contraire : les barbares, les Infidèles, les Sarrazins, les païens. Eventuellement, les Grecs, contre qui les croisades ont développé une hostilité que paraît, aux Occidentaux, justifier le drame de l'Eglise qu'est le schisme mais qui est surtout à la mesure des désillusions éprouvées et des erreurs commises de part et d'autre. Bref, il y a ceux avec lesquels on entretient des relations suivies, et ceux dont la fréquentation est impossible. La double barrière religieuse, née de l'Islam et du schisme byzantin, conditionne une carte des mariages princiers qui est à elle seule une définition. Nul ne pourrait dire que l'aire matrimoniale ainsi définie soit, dans l'esprit des gouvernants, celle d'une entité nommée Europe.

La vue qu'en ont les géographes laisse bien apparaître un continent identifié, qui n'est pas un simple prolongement de l'Eurasie. Au reste, il le faut bien si l'on veut parvenir à la nécessaire répartition ternaire des terres émergées. Le monde ne saurait être une création parfaite s'il n'était ordonné en trois terres. Mais cette figure, que nous trouvons sur les mappemondes comme au XI^e siècle celle de Saint-Sever ou au XIII^e celle de Hereford, n'est qu'un dessin de savant, ou

plutôt un support scolastique de théologien, de prédicateur et de pédagogue pour qui la carte est un symbole à l'appui de la mystique.

La mappemonde est un symbole de la création, avec un centre qui peut être Rome ou Jérusalem, avec une nomenclature irréaliste et des espaces conventionnels comme ceux de la mappemonde qui illustre au XII^e siècle le Liber Floridus et qui met en place les Huns, les Visigoths et le septentrion sur une sorte de bout du monde, non une figuration réaliste des terres et des mers. Au vrai, l'homme du Moyen Age n'a jamais vu de carte à l'échelle du monde, les portulans du XV^e siècle figurent la mer - ou plutôt des portions de mer et des angles de route maritime - et non la terre, et le meilleur vade-mecum que l'on puisse procurer à un voyageur est un itinéraire rédigé qui conduit de ville en ville.

Il faut donc en convenir, les horizons sont étroits. L'auteur du Livre du Trésor, qui est une encyclopédie populaire rédigée vers la fin du règne de saint Louis, ne peut décrire la France que par morceaux : *« Après l'Allemagne, outre le Rhin, il y a la France, qui jadis fut appelée Gaule, en quoi est premièrement la Bourgogne, qui commence aux montagnes entre l'Allemagne et la Lombardie, au fleuve du Rhône. Puis commence la droite France à la cité de Lyon sur le Rhône, et dure jusqu'en Flandre, à la mer d'Angleterre, et en Picardie et Normandie »*.

J'arrête là la citation. On juxtapose les noms, suivant des agencements linéaires. S'il y a eu des cartes de France comme il en fut quelques-unes d'Angleterre, elles ne pouvaient être que de cet ordre.

Ce n'est guère qu'au XIV^e siècle avec l'Atlas catalan de 1375 et au XV^e avec la mappemonde de Fra Mauro qu'apparaît une capacité et un souci de figuration vraiment géographique.

De cette vue géographique, il est un étonnant témoignage qui, lui, n'a rien de scolastique : c'est celui que donne l'Espagne chrétienne de la Reconquista, cette reconquête sur l'Islam qui reprend de la vigueur au début du XIII^e siècle et s'achève en janvier 1492 à Grenade. Reconquête, certes, mais reconquête de quoi ? Certes pas de l'empire romain et des terres romaines occupées par les Arabes, non plus que des terres qui furent chrétiennes et sont passées à l'Islam. Lorsque tombe Grenade, la Reconquête est terminée, et les Rois

catholiques consacreront les sommes désormais disponibles à financer l'expédition de Colomb, non à partir à la reconquête du Maghreb de Septime Sévère ou de saint Augustin. La Reconquête, c'est bien celle de l'Europe, ou du moins de l'Europe occidentale. A Grenade, elle est achevée.

Les traits communs sont nombreux, mais s'ils sont communs à l'Europe ils ne passent pas alors pour tels. La place du combat pour la foi dans l'imaginaire — je pense aux chansons de geste — comme dans la réalité politique et spirituelle n'est pas le fruit d'une conscience européenne, mais d'une conscience chrétienne et latine. Le rôle politique et social du lien individuel de l'homme à l'homme, qui rompt avec le principe romain de l'égalité devant l'Etat est un trait commun et il permet l'organisation de réseaux de solidarité d'où la notion de frontière et de nationalité est absente, mais ce n'est encore là qu'un trait commun, et il s'efface sensiblement dès lors qu'à partir du XIIIe siècle reparaissent les éléments d'une notion d'Etat qui va contribuer à la division. Le système vassalique et féodo-vassalique s'accommodait d'un espace non défini, celui de relations contractuelles qui se jouaient des espaces et des frontières. On était le vassal de quelqu'un. Le système étatique qui commence de reparaître appelle la conscience d'un espace limité et défini.

Quant à l'héritage intellectuel qui va caractériser l'Europe moderne, il est paradoxalement plus méditerranéen qu'européen. Ni Platon ni Aristote, ni Boèce ni saint Augustin n'ont les apparences d'autorités européennes. Le filon littéraire développé autour du roi Arthur et de la Table ronde n'a rien de méditerranéen, mais ses racines insulaires sont pour le moins marginales en Europe et ni Tristan ni Lancelot ne contribuent à donner un visage au continent. Il faudra le XIX^e siècle romantique et moyenâgeux pour que les mythes trouvés dans les sagas nordiques, dans les légendes celtiques et dans le vieux fonds du panthéon germanique prennent, notamment avec Wagner, leur place dans les références intellectuelles de l'Europe.

Il faut conclure. Les hommes du Moyen Age ont mis en place l'essentiel de ce qui va cimenter l'Europe. Ils n'en ont guère eu conscience. A plusieurs reprises, ils ont frôlé la construction d'une Europe. A l'analyse que nous faisons quelques siècles plus tard, ils

l'ont frôlée au temps de Charlemagne, au temps de la réforme grégorienne et de la première croisade, au temps des premières universités, En réalité, ce qu'ils ont perçu, c'est l'Occident chrétien et romain, non parce qu'il était européen ou parce qu'il était occidental mais parce qu'il était pontifical et latin.

En définitive, n'y a-t-il pas des Européens avant qu'on pense une Europe ?

LITURGIE

Histoire de la chute. Éléments.

www.proliturgia.org

L'actuelle crise liturgique qui alimente une profonde crise de la foi est le fruit d'une mentalité moderniste qui a germé au XV^e siècle et a mûri aux XVII^e et XVIII^e siècles pour porter des fruits mauvais à partir du XIX^e siècle. Cette mentalité a été la cause d'une rupture radicale avec le monde ancien et sa conception de la liturgie.

L'idée dominante du monde ancien, celui d'avant la Renaissance, était que tout est soumis à un ordre voulu par le Créateur, que tout ici-bas est parfaitement organisé et harmonieux. La liturgie devait être un reflet de cette ordre : elle devait nécessairement être à la fois juste, digne et vraie, comme le chantent les préfaces : "*Vere dignum et iustum est...*"

Dans ce monde ancien, la liturgie n'est donc pas quelque chose qu'il faut "*fabriquer*" mais quelque chose qu'il faut recevoir de cet ordre initial. Elle a une dimension cosmique, dira le Pape Benoît XVI, puisque le cosmos, dont les sanctuaires étaient l'image, est précisément le reflet d'un ordonnance des réalités voulue par Dieu dès l'instant de la Création : "*Et Dieu vit que cela était bon...*"

Mieux : la liturgie des sanctuaires d'ici-bas était vue comme le reflet de la liturgie céleste existant de toute éternité et dont quelques accents étaient arrivés jusqu'à nous grâce au chant des anges au moment de la Nativité du Seigneur et aussi à la vision qu'avait eu S. Jean et dont il est fait mention dans le livre de l'Apocalypse

(Ap. 4, 4 sq.)

Dans le monde ancien, la liturgie permettait donc aux fidèles de découvrir le caractère sacré de tout ce qui existe, en levant le voile sur une harmonie déjà inscrite dans les réalités formant et structurant la Création. Elle permettait de faire l'expérience du divin en tant que merveille incréée précédant toute activité intellectuelle : "*Caeli enarrant gloriam Dei, et opera manuum eius annuntiat firmamentum*" (cf. Ps. 18). Elle donnait à chacun d'avoir un contact immédiat avec un monde dont l'ordre harmonieux inscrit dans les choses n'était pas le résultat d'une quelconque activité humaine.

La liturgie consistait donc en une activité de dévoilement de cet ordre s'opérant par la contemplation. Et l'on comprend pourquoi pendant des siècles, le fait de ne pas pouvoir percer "*intellectuellement*" le sens des mots latins et des rites n'était pas dérangent pour les fidèles. L'essentiel était de se laisser toucher par des célébrations se déroulant dans une sorte de conformité à l'ordre supérieur, conformité réalisée tant par l'ordonnement harmonieux des rites se déroulant durant les "*amplifications sonores*" d'un chant spécifiquement liturgique et dans les espaces hiérarchisés des sanctuaires. L'important n'était pas tant de "*comprendre*" les rites mais de "*savourer*" la liturgie afin de la laisser agir en chacun par un processus de syntonie. Et pour "*savourer*" cette liturgie, il était nécessaire de savoir que les rites sont à leur juste place et accomplis comme ils doivent l'être.

A partir de la Renaissance va s'opérer une véritable révolution. C'est-à-dire une inversion des choses.

Dans le monde nouveau qui fait suite à la fin de la Grande Peste et à la fin de la guerre de Cent Ans, l'intérêt que portent les hommes à la science ainsi que les découvertes qu'ils font dans de nombreux domaines font que l'espace et le temps apparaissent désormais comme des réalités ouvrant sur l'infini. Alors, là où les Anciens voyaient de l'ordre et de l'harmonie, là où ils voyaient un monde clos, les Modernes vont voir un monde ouvert, inconnu, chaotique, sans cesse à découvrir par celui qui veut y voir un sens et y trouver sa

place.

Dans un tel monde, la première activité de l'esprit humain n'est plus la contemplation mais la recherche de lois permettant, par un jeu de l'esprit, de mettre de l'ordre dans la Création. Découvrir, savoir et comprendre deviennent les trois mots-clés de l'homme de la Renaissance.

Martin Luther est l'un des représentants de cette nouvelle approche des réalités. Sa théologie se nourrit du nominalisme médiéval qui enseigne que les mots employés pour communiquer ne sont que des codes pratiques mais sont incapables de renvoyer à des idées générales. Or si les idées générales demeurent inconnaissables, l'ordre de la Création voulu par Dieu l'est aussi. Dès lors, la contemplation provoquée par l'émerveillement devant un monde dont l'ordonnance a été voulue par Dieu devient inutile, stérile. Or sans ordre et sans contemplation, la liturgie, le sacerdoce, le Magistère... deviennent inutiles. Seule doit être prise en compte la connaissance que l'homme aura su acquérir par une étude personnelle des Écritures et qui laisse le champ ouvert à une foi devenue subjective. La religion doit donc devenir le résultat d'une pratique s'appuyant sur une activité de l'esprit. Et dans cette religion, il ne saurait y avoir de liturgie stable puisque c'est désormais au fidèle ou au groupe de fidèles d'élaborer sa théologie sur la base de ses connaissances (le pasteur luthérien ne porte-t-il pas d'ailleurs la toge de l'enseignant ?) et de ses réflexions éclairées par sa seule conscience.

Dès lors, on assiste à une inversion radicale des perspectives : alors que pour les Anciens, c'était la foi qui donnait son sens à la liturgie, pour les Modernes de la Renaissance et ceux qui viendront après eux, c'est un "*travail*" à partir d'éléments purement symboliques qui doit donner un sens à la foi.

La démarche est totalement inversée : on part du relatif et non plus de l'Absolu. On ne célèbre plus la présence réelle de Dieu, mais son absence réelle. Dieu ne se rencontre plus dans la liturgie sacrée ; il faut le chercher dans la communauté sacralisée qui se réunit pour se le donner d'une façon ajustée à ses attentes.

Dans cette perspective, il faut toujours pouvoir, si c'est nécessaire, modifier la liturgie ; il faut pouvoir la relativiser et la réinventer en fonction de ce que chacun attend de "sa" foi.

La façon dont la liturgie est perçue par les Anciens jusqu'à la Renaissance et la façon dont elle est perçue par les Modernes à partir de la Renaissance engendrent deux modes d'approches du culte qui sont proprement antinomiques.

La façon nouvelle, "*moderne*", de concevoir la liturgie va imprégner les esprits : le culte doit devenir l'objet de reconstructions permanentes permettant, grâce à un travail intellectuel incessant, d'introduire de l'intelligibilité dans les modalités de chaque célébration. Autant dire que le rite devient inutile et aléatoire, le but d'une célébration liturgique - ou de ce qu'il en reste - n'étant plus de transmettre et signifier la foi et de conduire à la contemplation en écoutant et en voyant, mais de "*donner du sens*" à une action qui ne saurait avoir, par elle-même et en elle-même, de lien avec ce que le divin offre de permanent.

C'est cette mentalité-là, héritée de la Renaissance, qui a faussé l'esprit de bien des fidèles catholiques au cours des XVII^e et XVIII^e siècles. Le Gallicanisme, le Joséphisme et le Jansénisme, qui ont été des tentatives de réformer le catholicisme sur la base d'une ecclésiologie d'inspiration protestante, laisseront des traces profondes dans les esprits au point qu'aujourd'hui encore, une majorité de fidèles, prêtres et évêques y compris, ne ressentent plus et ne comprennent plus le lien essentiel que la liturgie doit entretenir avec le divin et avec le cosmos. Pour nombre d'entre eux, la liturgie est quelque chose de vide qu'il faut remplir : remplir avec des explications, des activités, des amusements ... qui sont autant de façon d'achever la désintégration de la liturgie en lui faisant perdre sa vraie et seule raison d'être : la contemplation du divin.

Ces prêtres demeurent dans un processus sournois de "*décatholicisation*" de la liturgie qui pour beaucoup semble la condition première d'une "*rechristianisation*" d'un "*peuple de Dieu*" qu'on veut rendre capable de penser par lui-même. Toute célébration

doit devenir une “*machine à faire réfléchir*”. Nous sommes là au cœur du problème actuel. Nous arrivons au diagnostic ultime - mais non exclusif d'autres éclairages ou précisions ultérieures bien évidemment - qui donne la clé de compréhension de la crise actuelle : les fidèles catholiques n'ont jamais aussi mal compris la liturgie que depuis qu'on a voulu la leur rendre compréhensible en en faisant une activité réservée à l'intellect. [...] une majorité de prêtres, du haut en bas de la hiérarchie, mettent en œuvre la liturgie actuelle avec une mentalité héritée de la Renaissance. A la façon des miroirs qui renvoient des images inversées, ils produisent des “*liturgies inversées*” : même quand tout est là, respecté, tout à l'envers. Comme les autels sur lesquels ils célèbrent l'Eucharistie. Or des liturgies inversées ne peuvent qu'alimenter une foi plurielle et désordonnée et construire, en même temps, une Église atomisée.

La liturgie, comme la concevaient les Anciens d'avant la Renaissance et les Lumières, était peut-être contraignante, mais elle répondait à un besoin anthropologique fondamental. Partout où l'on a abandonné le principe d'une liturgie ritualisée, stable, capable de susciter le désir de contemplation, on sent confusément qu'il manque quelque chose de structurant et de sécurisant aux célébrations actuelles. Et ce ne sont pas les mièvreries ajoutées à ces célébrations pour obtenir l'assentiment des fidèles qui les rendront aptes à répondre aux besoins de l'homme en quête de sacré et de transcendance.

Il aura donc fallu que nous perdions la façon ancienne de pour découvrir à quel point ces choses étaient importantes, fondamentales, essentielles. Sans véritable tradition liturgique, on sent bien que tout ce que nous célébrons à partir de nos seules vues subjectives est condamné à rester dans le domaine du fragile, de l'insignifiant et de l'éphémère.

Ce besoin de renouer avec le réel dont la liturgie donne une image juste et structurante signifie que l'avenir, à très long terme, n'est peut-être pas si noir pour la liturgie. Sur la base d'une progressive prise de conscience unie à des besoins fondamentaux, la

Tradition liturgique authentiquement catholique, celle dont les Anciens d'avant les temps modernes avaient su conserver le sens, va peu à peu redevenir audible. Et elle redeviendra audible parce que, contrairement aux idéologies qui ont prétendu la faire disparaître, elle se fonde sur la réalité de la nature humaine inchangée depuis des millénaires, et non sur des utopies d'intellectuels de cabinet.

Malheureusement, l'incroyable cécité spirituelle ajoutée au manque de formation solide du clergé postconciliaire oblige à imaginer que le chemin sera long, difficile, et encore semé de nombreuses embûches •

Pro Liturgia

L'actualité vient de fournir une illustration du hiatus entre la perception moderne et de la perception catholique de la liturgie : la première est donnée par la réponse-souvenir racontée par le pape Bergoglio à un enfant dans son livre paru le 1^o mars, la seconde est donné par un internaute commentant ce souvenir :

« Cher Alessio,

« oui, j'étais enfant de chœur. Et toi ? Quel rôle as-tu parmi les enfants de chœur ? C'est plus facile d'être enfant de choeur maintenant, tu sais. Sache que quand j'étais enfant, la messe était célébrée différemment d'aujourd'hui. À l'époque, le prêtre était face à l'autel, qui était contre le mur, et non pas face au peuple. Puis le livre avec lequel il disait la messe, le missel, était placé sur le côté droit de l'autel. Mais avant la lecture de l'Évangile, il devait toujours être déplacé sur le côté gauche. C'était mon rôle, je devais le transporter de droite à gauche puis de gauche à droite. C'était fatigant ! Le livre était lourd ! Je le prenais avec toute mon énergie, mais je n'étais pas si fort : une fois, je l'ai pris et je suis tombé, de sorte que le prêtre a dû m'aider. Voilà une tâche que je réalisais ! La messe n'était pas en italien alors. Le prêtre parlait, mais je n'y comprenais rien, de même que mes amis. Alors, pour nous amuser, nous imitions le prêtre en déformant des mots pour créer des énonciations étranges en espagnol. Nous nous amusions, et nous aimions vraiment servir la messe. »

Commentaire de l'internaute :

« Cher Pape,

« Quand j'étais petit, j'étais enfant de chœur. Comme toi. Mais moi je n'avais aucun rôle particulier; c'est plus intéressant d'être enfant de chœur maintenant tu sais quand on sert dans la forme extraordinaire. Sache que quand j'étais enfant, le prêtre servait face au peuple. C'était tout neuf, ça venait de sortir. Le livre restait toujours au même endroit. Tantôt on mettait une bougie, tantôt on en mettait trois. Je n'y comprenais rien de rien. Mais ça m'amusait beaucoup parce que le prêtre perdait toujours la boîte d'allumettes. J'étais sur le côté gauche quand on regarde l'autel et j'avais toujours les burettes dans la main. C'était très fatigant parce qu'il ne fallait pratiquement jamais bouger. J'étais dans une position statique qui transformait cette fatigue en véritable calvaire. Surtout que la messe était célébrée le samedi soir après une dure journée. Et comme c'était le soir, il fallait allumer toutes les lampes pour éclairer l'église. Du coup, une floppée innombrable de moustiques venaient me dévorer les jambes! Oui, un vrai calvaire. Dès que j'ai grandi un peu, j'ai tout de suite arrêté m'étant toujours demandé finalement pourquoi le brave père jésuite à qui je servais d'enfant de chœur n'avait pas mis tout simplement ses burettes sur le côté de la table qui lui servait d'autel et ne servait pas tout seul comme un grand finalement ! Et toi, en as-tu une idée ? Pourquoi faisons nous ce service d'autel devenu aussi ridicule qu'inutile ? Le brave Père parlait beaucoup. Mais bien que ce fut dans ma langue, figure toi que je ne comprenais pas non plus grand-chose. Il utilisait des mots très compliqués... Et s'il n'y avait eu Agnès, une petite fille qui se mettait souvent au premier rang avec sa famille, je crois bien - en y réfléchissant aujourd'hui - que je n'aurais jamais supporté aussi stoïquement les moustiques planté comme un pot de fleur pendant plus d'une heure. Non, ce n'était pas drôle tu sais... A la nouvelle messe en Latin où je vais maintenant que je suis grand, je vois que les enfants de chœur connaissent tous leur place et savent exactement ce qu'ils ont à faire. Vu de loin, c'est en tout cas très beau... »

Le parfait jésuite. Autoportrait volant de Jorge-Mario Bergoglio

19 février 2016, par Sandro Magister (in *Settimo Cielo*). Trad. Benoît-et-moi

Qu'a vraiment voulu dire François, sur les unions civiles en discussion au Parlement italien, avec ses propos à haute altitude durant le vol du Mexique à Rome ?

La question n'a rien d'étrange, compte tenu des multiples sorties énigmatiques faites dans le passé par Jorge Mario Bergoglio, comme par exemple celle dans l'église luthérienne de Rome, restée à ce jour indéchiffrable et peut-être inégalée (Cf. *“Oui, non, je ne sais pas, c'est vous qui faites”* en réponse à une luthérienne qui souhaitait communier à la messe catholique)

Dans La Repubblica, le professeur Alberto Melloni , interprète auto-proclamé du verbe bergoglien, a répondu avec une certitude absolue : François a imposé à l'épiscopat italien *“l'interdiction de s'immiscer”* dans le débat politique sur la loi, en donnant lui-même le premier exemple. Point.

En fait, dans l'avion, François a dit que *“le pape ne s'immisce pas dans la politique italienne parce que le Pape est pour tout le monde, et ne peut pas entrer dans la politique concrète, interne, d'un pays. Ce n'est pas le rôle du pape”*.

Mais il n'a nullement ordonné que les évêques fassent comme lui. Et même, il a tenu à réaffirmer la consigne qu'il leur avait donnée à peine élu pape : *“Avec le gouvernement italien, vous vous arrangez”*. C'est à dire le contraire de 'ne pas s'immiscer'.

Alors le pape non, les évêques oui ? Pas du tout. A voir ce qui est arrivé au cours des dernières semaines, à Santa Marta, on a fortement serré la vis aux évêques et cardinaux italiens les plus remuants [contre le projet de PACS italien].

A la pleine satisfaction de Monica Cirinnà, la sénatrice qui donne son nom à la loi [du PACS] en cours de délibération, qui ne

manqua pas de faire l'éloge de François *“pour le grand tournant qu'il fait prendre à l'Église”*.

Mais elle aussi prend des vessies pour des lanternes. Parce que François lui-même, lors de la conférence de presse dans l'avion, a dit que sur la loi en question, il a bel et bien son idée, et c'est *“ce que pense l'Église”*. Comme pour dire qu'il est contre, étant donné que l'Église a toujours été très opposée aux unions homosexuelles.

Alors cela signifie-t-il que François pense comme la Congrégation pour la doctrine de la foi qui, dans un document de 2003, a écrit que les législateurs catholiques ne devraient pas voter pour ces lois ?

Pas forcément. Parce qu'à cette question, qui lui a été posée dans l'avion par Franca Giansoldati du Messaggero, Bergoglio s'est promptement esquivé : *“Je ne me souviens pas bien de ce document”*.

Et il a poursuivi en disant que, dans tous les cas *“un parlementaire catholique doit voter selon sa propre conscience bien formée”, laquelle “n'est pas la conscience du “ce qu'il me semble”*”. En substance, la même chose qu'avait dite quelques jours plus tôt le cardinal Angelo Bagnasco, dont toutefois le secrétaire de la CEI Nunzio Galantino, le 'lieutenant' de Bergoglio parmi les évêques italiens a pris ses distances ... pour son *“ingérence indue”* !

Mais ce n'est pas fini. Pour illustrer le concept de *“conscience bien formée”*, François a raconté un épisode de la bataille rangée qui en Argentine en 2010 a conduit à la légalisation des unions homosexuelles :

“Je me souviens quand le mariage entre personnes de même sexe a été voté à Buenos Aires, il y avait égalité des [intentions de] votes, et à la fin, quelqu'un a dit à un autre : ‘Tu y vois clair ? - Non - Moi non plus ! - Allons nous en - Si on part, on n'atteindra pas le quorum’. Et l'autre a dit : ‘Mais si on atteint le quorum, on donne le vote à Kirchner’, et l'autre : ‘Je préfère le donner à Kirchner qu'à Bergoglio’ ... et en avant. Ça, sur ce point, ce n'est pas une conscience bien formée ! ».

La reconstruction de cette histoire a fait l'objet d'un récent post de "Settimo Cielo" (traduit ici : Argentine 2010. Comment Bergoglio

dirigea et perdit la bataille sur le mariage gay)

Mais ce qui est le plus curieux, c'est que dans cette affaire hyper-politique, Bergoglio s'immisce au point de la faire devenir en Argentine un duel personnel entre lui et la présidente Cristina Kirchner, combattue au Parlement jusqu'au dernier vote.

Certes, en 2010, Bergoglio n'était pas le pape, mais l'archevêque de Buenos Aires. Mais, aujourd'hui encore, n'insiste-t-il pas en permanence pour être appelé “*évêque de Rome*” ? Et n'est-il pas également primat d'Italie et donc tenu lui aussi de “*s'arranger*” avec la politique italienne?

Et en effet - loin de “*ne pas s'immiscer*” - François n'a pas manqué d'élever la voix contre la loi sur les unions civiles, au beau milieu de la bataille parlementaire en cours. Et il l'a élevée précisément ce ‘mardi noir’ où le passage rapide de la loi est tombé à l'eau.

C'était le 15 Février. Le pape était au Mexique, dans le stade Victor Manuel Reyna archi-comble, lors de la rencontre avec les familles. Et dans son discours (w2.vatican.va), il en est venu à parler de la famille, celle traditionnelle, et il a dit :

“De nos jours, nous voyons et nous expérimentons à travers différents visages comment la famille est affaiblie, comment elle est remise en question. Comment on croit que c'est un modèle déjà dépassé et n'ayant plus de place dans nos sociétés qui, avec la prétention de la modernité, offrent toujours davantage un modèle fondé sur l'isolement. Et on inocule, dans nos sociétés - on parle de sociétés libres, démocratiques, souveraines - on inocule des colonisations idéologiques qui les détruisent et nous finissons par être des colonies d'idéologies destructrices de la famille, du noyau familial, qui est la base de toute société saine”.

Cette énième estocade contre la “*colonisation idéologique*” LGBT [semble-t-il car il ne l'a pas dit explicitement] n'a eu en Italie pratiquement aucun écho dans les médias, même sur le journal de la CEI, Avvenire.

Mais c'était peut-être ce que François espérait. Sa pensée, elle

est écrite là, même si elle est cachée dans un long discours ... dans un stade éloigné, au Mexique. Que ceux qui le veulent vérifient. Mais mieux vaut garder la narration du pape qui “*ne s’immisce pas*” dans la politique.

Il y a chez Bergoglio un jésuitisme multiple, en mouvement constant, qui ne se laisse jamais arrêter ou saisir. Son discours est un perpétuel dire, dédire et contredire.

Même quand dans l'avion, il a affirmé deux fois de suite - lui qui est célèbre dans le monde entier pour le “*qui suis-je pour juger ?*” - que le candidat présidentiel américain Donald Trump “*n’est pas chrétien*”, entre le première et la seconde fois, il n'a pas craint d'enfiler un stupéfiant : “*Je ne m’immisce pas*” •

Socci. Les critiques qui font du bien au Pape.

Roberto de Mattei 8 mars 2016.

La lettre que le Pape François a adressée le 7 Février dernier à Antonio Socci mérite la même attention que le livre que Socci a consacré à La dernière prophétie. Lettre à François sur l’Eglise en temps de guerre (Rizzoli, 2016).

Le livre de l’écrivain siennois est divisé en deux parties: la première contient une série de prophéties, anciennes et récentes, qui prédisent de grandes catastrophes pour le monde, s’il ne se convertit pas et ne fait pas pénitence. Les destructions matérielles prévues par toutes ces prophéties apparaissent comme une conséquence de la situation de dévastation spirituelle dans laquelle l’Eglise est aujourd’hui immergée. Parmi les nombreux messages célestes, ceux de la Vierge à La Salette et le rêve de Don Bosco sur le futur de Rome ébauchent un scénario tragique analogue à celui que Notre-Dame annonça à Fatima en 1917. D’autres révélations privées citées par Socci peuvent être considérées comme discutables, mais le mérite de l’écrivain siennois est de toute façon d’avoir rappelé l’existence d’une dimension prophétique et apocalyptique qui est inséparable de la théologie catholique de l’histoire.

La deuxième partie du livre, sous forme de "Lettre ouverte", est

une critique serrée du Pape Bergoglio auquel l'auteur rappelle minutieusement tous les actes et les paroles qui, dès le début de son pontificat, ont laissé ses fidèles perplexes, accablés et parfois scandalisés, au point de se poser la question qui se trouvait sur la couverture de "Newsweek" à la veille de son voyage en Amérique : 'Is the Pope Catholic ?' [...]

Antonio Socci est un journaliste qui, en tant que tel, est habitué à intervenir sur les événements à chaud, avec toute la réactivité que sa profession exige. Cela peut parfois se faire au détriment de l'approfondissement, mais comme il est animé par une forte passion, il est disposé à se remettre lui-même en question, avec ses convictions, du moment que prévaut la vérité et rien d'autre. Ceux qui ne partagent pas certaines thèses de Socci doivent lui reconnaître cette qualité, qu'il a démontrée à plusieurs reprises. Ce qui est certain, c'est que François après avoir reçu le livre, ne l'a pas excommunié, ne l'a pas blâmé, pas non plus ignoré, mais il a pris stylo et papier et, avec une lettre autographe, lui a écrit :

« *Cher frère,*

J'ai reçu votre livre et la lettre qui l'accompagnait. Merci beaucoup pour ce geste. Que le Seigneur vous récompense.

J'ai commencé à le lire et je suis sûr que beaucoup des choses que vous rapportez me feront beaucoup bien. En réalité, les critiques elles aussi nous aident à marcher sur le droit chemin du Seigneur.

Merci beaucoup pour vos prières et celles de votre famille.

Je vous promets que je vais prier pour vous tous, demandant au Seigneur de vous bénir et à la Madonne de vous protéger.

Votre frère et serviteur dans le Seigneur,

François »

Ces quelques lignes démolissent une certaine « papolâtrie » largement répandue dans les milieux conservateurs. Le Pontife rappelle que critiquer le Pape est non seulement légitime, mais peut « faire beaucoup de bien » au Pape lui-même, en l'aidant à « marcher dans le droit chemin du Seigneur ». Avec le terme « papolâtre », nous entendons une divinisation indûe de la figure du Pape, ce qui est très

différent de la vénération et du respect dévot que nous lui devons pour la Charge qu'il occupe. La franchise, même critique, observe Socci, peut être une aide pour l'évêque de Rome, « surtout quand la mentalité dominante exagère avec l'adulation » (p. 92). Le grand théologien dominicain Melchior Cano a dit :

« Pierre n'a pas besoin de nos mensonges ou de notre adulation. Ceux qui défendent aveuglément et sans discernement toutes les décisions du Souverain Pontife sont ceux qui portent atteinte à l'autorité du Saint-Siège : ils détruisent, au lieu de renforcer ses fondations ».

Certains pourront dire que la lettre de François à Socci Francesco entend « inclure » tout le monde, des libéraux aux traditionalistes, dans une étreinte syncrétique. Mais au-delà des intentions, ce qui compte, ce sont les faits et le fait, ici, c'est l'appréciation que le Pape exprime pour ses détracteurs. Les paroles adressées par François à Socci s'étendent à tous ceux qui au cours des dernières années, ont critiqué le nouveau pontificat : d'Alessandro Gnocchi et Mario Palmaro, jusqu'aux articles de Ross Douhat sur le New York Times et la pétition présentée par un groupe d'écrivains catholiques sur The Remnant le 8 déc. 2015. François nous rappelle que nous pouvons critiquer les actes non infaillibles du Pape, surtout pour ce qui concerne ses choix politiques et ses décisions pastorales, à condition que la critique soit respectueuse et qu'elle porte sur les erreurs de la personne et non l'autorité de la papauté.

La trahison de la classe politique catholique a toujours été accompagnée par la trahison historique des dirigeants de l'Église, mais il n'était jamais arrivé qu'un Pape choisisse Eugenio Scalfari comme son confident, et désigne Emma Bonino [grande promotrice de l'avortement qu'elle opéra par centaines] et Giorgio Napolitano [président italien, communiste invétéré] comme les grandes figures de l'Italie contemporaine, sans adresser aucun mot d'encouragement, de stimulation ou même une simple bénédiction aux centaines de milliers de catholiques du *Family Day*. Et tandis que le Sénat adoptait la loi Cirinnà légalisant les unions homosexuelles, le Pape François, après avoir gardé le silence en Irlande, a été silencieux aussi en Italie,

prenant ainsi de grandes responsabilités. « *Pourquoi Saint-Père - demande Socci sur un ton peiné - avez-vous cessé de résister à cette attaque meurtrière contre la famille, que le monde a entreprise depuis des années ?* » (p. 127).

Le 6 mars sur « *Libero* », Socci est opportunément intervenu pour critiquer la naissance d'un nouveau parti catholique, après l'expérience du *Family Day*. L'idée de transformer les associations d'inspiration religieuse en quelque chose de politique, explique Socci, a toujours échoué dans le passé. Mais l'erreur ne concerne pas seulement le temps et la façon dont l'initiative a été annoncée. C'est l'idée même d'un parti politique catholique, contraint d'accepter les règles de la démocratie relativiste, qui doit être rejetée, alors que les mouvements d'opinion sont en mesure d'influencer la politique de manière bien plus efficace que les partis.

Au cours des dernières années, il s'est formé en Italie un grand mouvement de résistance au processus de sécularisation. Aux origines de ce mouvement il y a une action mystérieuse mais réelle de la grâce, mais il y a aussi le travail de nombreux catholiques qui, depuis des décennies, opposent à ce processus leur engagement culturel et moral. Le *Family Day* contre la loi Cirinnà a révélé à beaucoup l'existence de ce mouvement. Mais au moment où le monde catholique, avec le *Family Day*, a le plus exprimé sa force, il a également exprimé son extrême faiblesse. La force est celle qui vient de la base, la faiblesse celle qui caractérise les leaders du mouvement qui, quelques semaines après le *Family Day*, ont montré leurs divisions. Cette fragmentation ne doit pas surprendre. Quand la mer monte, il apparaît toujours quelqu'un qui veut la chevaucher, se posant en guide d'un mouvement qu'il n'a pas créé et qu'il ne représente pas. Socci a raison quand il observe qu'« *aujourd'hui, les catholiques ont autre chose à faire. Autre chose que des partis thématiques. Leur première urgence est d'empêcher l'autodestruction de l'Eglise et de la société* ».

L'exhortation post-synodale que le Pape François signera le 19 Mars sera-t-il une nouvelle étape dans ce processus

d'autodestruction ? Confirmera-t-il la doctrine de l'Eglise ou s'éloignera-t-il sur quelque point de son Magistère de toujours ? Et comment les catholiques devraient-ils se comporter dans ce cas ? Ce sont des questions urgentes sur la table aujourd'hui. Des questions qui requièrent toute l'attention dont peut être capable une intelligence éclairé par la grâce •

TÉMOIGNAGE

Époux, Père et Prêtre. La volonté de Dieu.

Triomphe du Cœur 2016/01 pp. 16-19

La petite église de San Martino dans la province de Rimini est souvent pleine. Les croyants y affluent tous les jours, venant de loin, pour prendre part à l'adoration et à la sainte Messe que célèbre leur père spirituel, Don Probo Vaccarini. Don Probo, malgré ses 96 ans, est toujours là pour tous ceux qui viennent lui demander son conseil, l'absolution et la bénédiction. Pour beaucoup d'entre eux, c'est un vrai père spirituel avec son côté espiègle et ses yeux pétillants.

A l'âge de 29 ans, Probo traversait une profonde crise intérieure. Il travaillait certes comme géomètre expert dans la société des Chemins de Fer d'Italie mais il était assailli de doutes dans sa foi et ne voyait pas d'avenir car il n'avait pas de famille. Du fond de cette obscurité, il lança un défi à Dieu : « *Si Tu te montres à moi de façon sensible je ferai tout ce que Tu veux ; sinon je continuerai à vivre comme je veux !* » Quelques mois passèrent lorsqu'un jour, un collègue arriva au travail paisible et d'un air particulièrement épanoui. Probo l'interpella aussitôt : « *Tu as gagné au loto ou quoi ?* » Le jeune employé lui répondit avec un grand sourire : « *Je suis allé voir Padre Pio et il m'a dit ce que je devais faire de ma vie et comment me comporter.* » Cela tombait bien ; c'était exactement ce que Probo recherchait lui aussi ! Dès le lendemain, il se mit en route pour San Giovanni Rotondo pour y rencontrer ce prêtre.

San Giovanni Rotondo était un petit village d'Italie du Sud. À son arrivée, Probo se renseigna pour savoir comment se mettre en rapport avec ce saint prêtre. « *Au confessionnal !* » lui fut-il répondu. Il se plaça donc dans la longue file d'attente des pénitents. Il n'était

certainement pas un grand pécheur, pensait-il. Il n'avait tué personne, il n'avait pas volé ; c'était un brave garçon !

Quelle ne fut pas sa surprise quand, après avoir présenté ses 'petits péchés' comme il les appelait, 'peccatucci', s'abattit sur lui la voix forte et grave de Père Pio : « *Va-t-en !* » « *vattene !* » - « *Quoi ? Je voulais me confesser !* » - « *Va-t-en ! Reviens une autre fois !* » s'entend-il dire avec la même brusquerie. Pourquoi le prêtre lui avait-il refusé l'absolution ? Non, il ne pouvait pas retourner ainsi chez lui. Il s'inscrivit une fois de plus sur la liste d'attente des confessions et deux jours plus tard, il était de nouveau à genoux devant Padre Pio. Cette fois, il lui revenait en mémoire un peu plus de choses qui n'étaient pas tout à fait en règle dans sa vie. Et pourtant, de nouveau, les mêmes paroles rudes retentirent à ses oreilles : « *Va-t-en !* » C'en était trop ! Il revint à la maison, fermement résolu de ne plus jamais remettre les pieds en cet endroit.

Cependant, il ne pouvait pas trouver le repos ; une sourde angoisse le rongait. « *Pourquoi Padre Pio ne m'a-t-il pas donné l'absolution ?* ». Ce tourment dura 40 jours. Une nuit, Probo eût un songe ; il vit le père capucin venir vers lui et lui dire tous les péchés qu'il n'avait pas confessés. Quel soulagement ! Dès qu'il le pût, il revint à San Giovanni et y reçut cette fois l'absolution. Bien plus encore, il trouva en Padre Pio un prêtre plein de bonté qui lui ouvrit les yeux sur la façon dont il pouvait faire le bien.

Ce fut le début d'une nouvelle vie pour Probo. Il revint à la foi, s'investit dans la prière et sentit monter en lui une vraie joie intérieure. Peu de temps après, Padre Pio apparut de nouveau en songe à son fils spirituel et l'interpella par ces mots : « *Viens, j'ai à te parler !* » Cette fois, Probo reçut non seulement l'absolution mais une orientation concrète pour sa vie : « *Dépêche-toi de te marier !* » Comme pénitence, il lui fut donné d'assister tous les jours pendant un mois à la sainte messe dans une certaine église. Don Probo se rappelle : « *Je me suis mis à changer de regard sur les femmes et à les juger sur d'autres critères car je savais qu'il me faudrait présenter ma future à Padre Pio. Je demandai à la Vierge Marie une femme qui lui soit semblable. Je fis assez vite la connaissance d'Anna-Maria Vannucci et l'emmenai à San Giovanni. Padre Pio ne nous fit pas*

attendre longtemps. Il nous maria le 1° Juin 1952 à Pietrelcina. J'avais 33 ans. »

Padre Pio accompagna la famille en vrai bon pasteur. Les sept enfants, trois filles et quatre garçons, reçurent la première communion de ses mains. Probo les emmenait à San Giovanni dès qu'il pouvait. Lui-même allait se confesser à son père spirituel tous les quinze jours, se laissant ainsi guider. Le Bon Dieu avait répondu à la prière de Probo qui, à présent, désirait être fidèle à sa promesse et faire en tout la Volonté de Dieu.

Dans les moments particulièrement difficiles que dut traverser la famille, le saint prêtre leur venait inmanquablement à l'aide, en bilocation, en les instruisant sur la conduite à tenir. Anna Maria était cultivée, institutrice de profession ; elle était surtout très unie à son mari surtout en ce qui concernait l'éducation des enfants. Ce fut d'autant plus un coup dur pour tous quand Dieu la rappela à Lui en 1970. La benjamine qui n'avait que cinq ans, demanda à son papa : « *Pourquoi Jésus a-t-Il pris ma maman alors que je suis toute petite et que j'ai encore besoin d'elle ?* » Le papa, dans sa douleur, lui fit la réponse suivante : « *Est-ce que Jésus est Dieu ?* » - « *Oui, papa !* » - « *Si Jésus qui est la bonté, l'amour et la sagesse infinie l'a fait de la sorte, c'est qu'Il nous aime ainsi que maman !* » Jusqu'à aujourd'hui Don Probo prie avec ses propres enfants et ses fils et filles spirituels cette prière jaculatoire : « *Père, Père très bon, je T'offre tout et m'offre tout à Toi !* »

Probo était débordé de travail car en plus de son activité professionnelle, il lui fallait assurer l'éducation de ses enfants, être à la fois père et mère pour eux. Comme ils n'avaient pas beaucoup d'argent, il poussa les aînés à se marier. Quand deux de ses fils exprimèrent le désir d'être prêtres, le père repoussa leur demande car il ne se voyait pas en mesure de payer leurs études.

La nuit suivante, sa femme lui apparut en songe et le réprimanda doucement : « *Laisse-les ! ne t'inquiète pas ! Je m'occupe d'eux !* » Le matin, Probo raconta à ses fils ce que leur maman lui avait dit en songe et leur donna donc son accord et sa bénédiction.

Plus tard, les deux autres fils s'engagèrent eux aussi dans la

voie sacerdotale et l'une des filles devint religieuse¹⁴. Les enfants avaient appris à l'exemple de leur père à chercher la Volonté de Dieu et à La mettre ensuite en pratique.

Quand il fut à la retraite, Probo suivit une formation de diacre permanent car il voulait mettre toutes ses forces au service de Dieu et du prochain. La paroisse où il exerça son ministère diaconal connut grâce à lui un vrai renouveau. Le 10 août 1987 cependant, il se passa quelque chose de tout à fait inattendu. C'était le 77^e anniversaire de l'ordination sacerdotale de Padre Pio. Pendant la sainte messe à San Giovanni Rotondo, Probo entend la voix de son père spirituel défunt qui par trois fois lui répéta : « *Tu seras prêtre !* » « *En quittant l'église, je me mis à rire car je me disais : tu ne sais pas un mot de latin, tu n'as jamais été dans un séminaire ; comment pourrais-tu être prêtre ?* » Mais son cœur ne trouvait pas de repos. Ce n'était pas n'importe qui qui lui avait dit ces mots. C'était son père spirituel et Probo ne lui avait jamais rien refusé. Si c'était vraiment la Volonté de Dieu ? Il se décida donc à aller voir son évêque et, tout tremblant, il lui raconta ce qui lui était arrivé. L'évêque qui connaissait ce père de famille, vaillant et vertueux, lui confirma l'authenticité de cet appel et, le 8 mai 1988, il l'ordonna prêtre. Probo avait 69 ans. Que de choses étonnantes Dieu peut réaliser en quelqu'un qui cherche sincèrement la Volonté de Dieu !

CHRÉTIENS EN SOCIÉTÉ

Vivre avec l'islam ? d'abord le connaître

associationclarifier.fr

Depuis quelques mois, les médias se font l'écho de prises de position de musulmans exaspérés par le déni de réalité de leurs représentants face aux violences qui se commettent au nom de l'islam. Les auteurs de ces textes mettent en cause l'islam lui-même dans lequel ils voient la cause de tous les autres maux (absence de créativité, mépris de la femme, entraves aux libertés fondamentales, etc.) qui affectent le monde musulman, surtout arabe. Pour comprendre les blocages qui empêchent toute évolution de la pensée et de la

¹⁴ Giovanni ancien missionnaire en Albanie, curé de Miramare (Rimini) ; Francesco, curé de Terni ; Giocchino diplômé en littérature, archéologie et théologie, peintre, religieux à Montelauro ; Giuseppe, curé à Rimini.

pratique en islam, il faut prendre en considération le statut spécifique des Écritures sacrées musulmanes. Tel est le but de ces deux Petites Feuilles vertes (n° 37 et 38) qui reprennent un article d'Annie Laurent publié dans le cadre d'un dossier comparatif sur la force et la violence dans le christianisme et dans l'islam, paru dans la revue Sedes Sapientiae n° 134 (décembre 2015).

LE STATUT DU CORAN. PETITE FEUILLE VERTE N° 37.

La référence principale sur laquelle les musulmans s'appuient pour ce qui concerne leurs croyances religieuses, leurs lois et l'élaboration de leur droit (charia et fiqh), l'organisation de leur société et leurs agissements dans le monde, est le Coran.

1. Qu'est-ce que le Coran ?

Pour les musulmans, le Coran (« Récitation ») est la Parole de Dieu (« Kalâm Allah ») matérialisée en un Livre (« Kitâb Allah ») que le Créateur a fait descendre vers les hommes au moyen d'une double médiation, l'ange Gabriel et Mahomet. Ce dernier s'est d'abord fait connaître comme le « Transmetteur » avant d'être proclamé « Sceau des prophètes » (33, 40). Il s'est contenté de réciter à ses compagnons une dictée venue d'en-Haut pendant une période de vingt-deux ans, d'abord à La Mecque (de 610 à 622) puis à Médine (de 622 à 632).

Dans sa forme matérielle, le Coran est la copie conforme d'un original, la « Mère du Livre » (Oum el-Kitâb), conservée auprès de Dieu de toute éternité (13, 39). Il s'agit d'un texte coéternel et consubstantiel à Dieu, donc préexistant à l'histoire. Contrairement à la Bible, qui se présente comme un recueil d'œuvres écrites par des hommes sous la motion de l'Esprit Saint (doctrine de l'inspiration), la créature humaine n'a joué aucun rôle dans l'élaboration et la rédaction du Coran. C'est sans doute pour accréditer cette croyance que Mahomet est réputé analphabète chez les musulmans. Les recherches récentes montrent cependant qu'il savait écrire (Cf. Alfred-Louis de Prémare, *Aux origines du Coran*, éd. Téraèdre, 2004, p. 65).

Quant à la langue arabe, dans laquelle le Livre est écrit, elle provient

d'un choix délibéré de Dieu Lui-même, qui annonce un « Coran arabe » (41, 2-3 ; 43, 3). Si bien que, « pour la tradition musulmane, la lettre et le contenu sont indissociables et tous deux font partie intégrante de la Révélation », raison pour laquelle la prière rituelle, composée surtout de versets coraniques, n'est valide que si elle est dite en arabe, sous peine d'altération de la Parole de Dieu (Michel Cuypers et Geneviève Gobillot, Idées reçues sur le Coran, entre tradition islamique et lecture moderne, éd. Le Cavalier bleu, 2014, p. 40-41).

On voit ici la différence avec le latin, le syriaque, le copte, l'arménien ou le grec liturgiques chez les chrétiens. Ces langues expriment le sacré mais elles ne sont pas « langues de Dieu ». L'arabité du Coran pose par ailleurs le problème de la licéité des traductions. Longtemps interdit, cet exercice est aujourd'hui autorisé afin de répondre aux besoins de la propagation de l'islam auprès des non-arabisants, mais on recourt alors à des euphémismes : c'est le « sens des versets » que l'on traduit et non les mots eux-mêmes.

Sur le fond, la « Révélation » coranique se présente comme le « Rappel » d'un « pacte primordial » (mîthâq) qui remonte aux origines lorsqu'Adam et ses descendants attestèrent de la suzeraineté de Dieu sur les hommes (7, 172-173). L'islam est donc la religion que le Créateur a conçue pour l'homme parce qu'elle est la mieux adaptée à sa nature et à sa condition. L'existence d'autres religions est dès lors aberrante et constitue autant de détournements du projet divin. Le Coran vise surtout les Écritures saintes des juifs et des chrétiens ; il prétend abroger et corriger les erreurs qui auraient été introduites dans la Torah et l'Évangile (5, 15) sous l'influence de Satan (22, 52). Mais, grâce à une protection spéciale dont les prophètes antérieurs n'ont pas bénéficié, Mahomet a échappé aux tentations démoniaques, transmettant ainsi un Coran intègre, Livre qui jouit de l'inimitabilité miraculeuse et ne peut être ni altéré ni falsifié (5, 48 ; 10, 38 ; 11, 13 ; 17, 88).

2. Le Coran incréé

Tous ces traits confèrent au Livre saint de l'islam une autorité

souveraine, englobante et contraignante. Ils sont récapitulés dans le dogme du Coran « incréé », qui s'est imposé au terme de discussions doctrinales et de violences ayant agité l'Oumma (la Communauté des musulmans) à partir du IX^{ème} siècle, dans les débuts de la dynastie abbasside établie à Bagdad. Un courant de pensée rationalisant, appelé motazilite (du mot arabe motazil = « qui s'isole »), considérait le Coran comme le vecteur créé de la Révélation de Dieu, ce qui laissait la place au libre-arbitre, à la raison et à la responsabilité du croyant. Le calife Mamoun (813-833), personnalité éclairée, chercha à imposer par la contrainte cette doctrine qu'il soutenait lui-même, mais il se heurta à de vives résistances dont tinrent compte ses successeurs. Et l'un d'eux, Moutawakkil (847-861), décréta le motazilisme hors-la-loi, initiative qui prélu à la « fermeture de la porte de l'ijtihad » (interprétation innovatrice) décidée par le calife Qadir (997-1031).

Depuis lors, en dépit des nombreux commentaires dont il a fait l'objet – cet exercice est largement admis –, le Coran échappe à toute analyse critique, et ceci malgré les efforts de penseurs contemporains qui militent pour un aggiornamento, certains d'entre eux considérant que la « divinité » même du Livre ne devrait plus être un obstacle ; autrement dit, qu'il ne devrait plus échapper aux traitements exégétiques et au recours à toutes les sciences disponibles, à l'instar de ce qui est pratiqué sur la Bible dans l'Église catholique (Cf. Abdelwahab Meddeb, Face à l'islam, éd. Textuel, 2004 ; Pari de civilisation, Seuil, 2009).

La position traditionnelle a été réaffirmée récemment par Ahmed El-Tayyeb, l'actuel grand imam d'El-Azhar, institution égyptienne qui jouit d'une large audience dans le monde sunnite. « La lecture historique ne peut s'accorder à l'esprit du Coran qui est un texte divin, absolu, valable pour tous les temps et tous les lieux » (Le Temps, Genève, 22/01/2011).

MAHOMET, LE 'BEAU MODÈLE'. PETITE FEUILLE VERTE N° 38.

Malgré la « perfection divine » qui est reconnue au Coran, les musulmans n'y trouvent pas toujours des réponses précises à toutes les questions qui se présentent dans leur vie personnelle et communautaire.

Ils disposent alors du complément fourni par la Sunna (Tradition « prophétique »), laquelle, dans l'ordre du sacré, est inséparable du Coran en raison de la prééminence de Mahomet dans l'islam. Les musulmans ont aussi à leur disposition la Sîra (« manières d'agir »), qui tient lieu de biographie officielle de Mahomet.

1. la Sunna.

Ce terme s'applique aux paroles et aux actes, voire aux silences et aux regards, attribués à Mahomet en telle ou telle circonstance. Ils ont été rapportés par ses compagnons et sa famille, notamment ses épouses. Les milliers de récits qui en résultent sont les hadîth-s. Ils ont commencé à être collectés un siècle après la mort de Mahomet (632), avec mention du nom des témoins directs ou de ceux à qui ils ont été transmis oralement (les « chaînes de transmetteurs »), selon un processus qui s'est étalé durant plusieurs générations. Sur les six recueils canoniques de hadîth-s ainsi composés, deux jouissent d'une crédibilité supérieure aux autres : ce sont les hadîth-s saḥîḥ (« authentiques ») de Boukhâri (810-870) et de Mouslim (817-875). Et parmi eux, il faut encore distinguer les hadîth-s qudsî (« saints »), équivalant à des dictées divines.

Inséparable du Coran, la Sunna lui apporte les compléments nécessaires à sa correcte compréhension, à la pratique cultuelle et à la mise en œuvre de la charia. Il arrive même qu'elle l'emporte sur l'autorité du texte coranique ou qu'elle pallie une lacune de ce dernier. Ainsi, la codification des cinq prières quotidiennes se trouve dans la Sunna et non dans le Coran. Il en va de même de la sanction pénale réservée à l'apostat, qui se fonde sur une sentence attribuée à Mahomet : « Celui qui quitte la religion, tuez-le ».

Le statut privilégié de la Sunna résulte de préceptes coraniques : « Obéir au Prophète, c'est obéir à Dieu » (4, 80), car Mahomet est « le beau modèle » (33, 21). Le prophète de l'islam lui-même a fait de sa conduite une norme obligatoire, selon un propos rapporté par ses compagnons : « Celui qui délaisse ma sunna, celui-là ne fait plus partie de ma communauté » (Cité par Asma Hilali, Dictionnaire du Coran, éd. Robert

Laffont, 2007, p. 850).

2. La Sîra.

Sous le titre générique de Sîra sont rassemblées des « Chroniques du Prophète » issues de récits édifiants racontés par ses contemporains. La plus ancienne Sîra a été composée par Ibn Ishâq (m. 767). Remaniée ensuite par Ibn Hichâm (m. 834), elle est aujourd'hui encore réputée comme véridique dans l'islam. On notera que les expéditions militaires de Mahomet y tiennent une place importante. La Sîra est comme un guide : elle offre aux musulmans un réservoir de gestes à méditer et d'exemples à suivre.

CONCLUSION.

Nonobstant les thèmes inoffensifs qu'ils contiennent, ces textes sacrés (Coran, Sunna, Sîra) justifient au nom de Dieu toutes formes de violence et de comportements considérés comme immoraux au regard de l'enseignement du christianisme. Appliqués à la lettre, ces passages sont susceptibles de mettre en péril la paix du monde, de briser l'harmonie des sociétés et de porter gravement atteinte à la dignité des personnes.

C'est ce que dénonçait de son vivant l'intellectuel français d'origine tunisienne, Abdelwahab Meddeb (m. 2014), lorsqu'il écrivait : « Je le répète encore une fois : le Coran porte dans sa lettre la violence, l'appel à la guerre. La recommandation de tuer les ennemis et les récalcitrants n'est pas une invention malveillante, elle est dans le texte même du Coran » (Face à l'islam, éd. Textuel, 2004, p. 145-146).

Devant ces évidences, un certain nombre de musulmans, y compris parmi les plus savants ou parmi ceux qui exercent des responsabilités importantes dans les domaines de la religion ou du droit, nient la légitimité de la violence ou sa conformité avec les textes sacrés dont ils connaissent évidemment le contenu. A chaque excès commis en référence au Coran ou à la Sunna, ils s'empressent de répéter que l'islam est une religion « de paix, de tolérance et d'amour ». Comment comprendre de telles attitudes si opposées à la réalité ? Certains de ces

musulmans recourent sans doute à une forme de taqiya (dissimulation), attitude reconnue conforme à la religion, d'autant plus qu'elle a un fondement coranique (cf. Petite Feuille verte n° 33 – novembre 2015).

Dans l'appréhension de ce phénomène, il faut cependant tenir compte de ceux qui, dans l'islam, optent pour une pratique paisible de leur religion. On pense d'abord aux adeptes du soufisme, mouvement marginal et souvent combattu pour s'être éloigné de l'islam orthodoxe. Orientés vers une conception et une pratique mystiques de l'islam, les soufis répugnent en principe à la violence de type djihad belliqueux mais le caractère initiatique ou ésotérique de leurs confréries, où l'exaltation est promue, ne les met pas forcément à l'abri d'un certain fanatisme religieux.

Restent enfin les musulmans sincères qui, en conscience, déniaient toute légitimité sacrée à la violence, fabriquent « leur » islam sans trop se poser de questions sur leurs Écritures sacrées. Il est difficile de mettre leur bonne foi en doute. Mais force est de constater que leurs bonnes dispositions sont jusqu'à présent demeurées impuissantes à s'imposer à l'Oumma.

Hormis quelques épisodes historiques éphémères ou des exemples individuels, rien ne pourra changer dans le rapport du monde musulman avec le reste de l'humanité tant que persisteront les dogmes du Coran incréé et de l'exemplarité de Mahomet, qui empêchent par là même la possibilité d'un magistère humain authentique, fondé sur l'autonomie de la raison et soucieux de libérer les musulmans de leur enfermement •

Annie Laurent, Déléguée générale de CLARIFIER

LA FRANCE

Pyong Yang – Paris : où est passée la différence ?

Le P. Pagès qui tient un site extrêmement bien documenté et présenté sur ce qu'est la réalité de l'islam, avec toutes les sources documentaires et scientifiques mentionnées, a signalé que « le 16 février, sur réquisition judiciaire, la Police, sans aucun préavis, est venue saisir chez notre nouvel

hébergeur les serveurs et toutes les données et sauvegardes de <http://www.islam-et-verite.com/>, au motif des nouvelles dispositions légales relatives à la lutte contre le terrorisme, et de l'article 5461-2/ 227-24 et 225-17 du code pénal incriminant respectivement la « diffusion d'un message à caractère violent, incitant au terrorisme, pornographique ou de nature à porter gravement atteinte à la dignité humaine [...] lorsque ce message est susceptible d'être vu ou perçu par un mineur et atteinte au respect dû aux morts. » ! Il n'y a pas de doute, on ne peut que féliciter les services de renseignements et de police pour leur flair manifestement infaillible dans la traque des réels soutiens au terrorisme et des vrais ennemis de la France ! À moins que ce soit une façon pour Manuel Valls de répondre à la Lettre ouverte que je lui ai récemment adressée ? » Voici donc cette lettre. Précisons auparavant que l'abbé a été réduit, pour protéger son site, à le faire héberger en Corée du Nord. Qui l'eût crû voir un jour : Pyongyang et Paris rivaliser en matière de liberté de pensée et d'expression... ?

Lettre ouverte de l'abbé Guy Pagès à Manuel Valls

Monsieur le Premier ministre,

Vous nous dites qu'il est possible de « voir s'épanouir un islam vivant et moderne en terme de liberté, d'égalité et de laïcité » (cf. votre discours à la Grande Mosquée de Strasbourg, le 3 mars 2015), parce que l'islam serait « tolérant, ouvert, pleinement compatible avec nos valeurs et la République » (cf. Votre discours à Mayotte, le 13.06.2015). Or, le président honoraire du Conseil Français du Culte musulman et recteur de la Grande Mosquée de Paris affirme : « L'islam est à la fois une religion, une communauté, une loi et une civilisation. [...] Ne sont pas seulement musulmans ceux qui pratiquent les cinq piliers de l'islam, mais tous ceux qui appartiennent à cet ensemble identitaire. » (Le Figaro Magazine, 29 juin 2002).

Qui nous dit la vérité, vous ou M. Dalil Boubakeur ?

Alija Izetbegovic, chef d'État de Bosnie-Herzégovine de 1990 à 2000, écrit : « Il ne peut y avoir ni paix ni coexistence entre la religion islamique et des institutions politiques et sociales non-islamiques. [...] La renaissance islamique ne peut commencer sans une révolution religieuse, mais elle ne peut se poursuivre et être menée à bien sans révolution politique. Notre

première tâche doit être de gagner non le pouvoir mais les hommes. [...] Le soutien qu'un peuple musulman apporte effectivement à un régime en place est directement proportionnel au caractère islamique de ce dernier. [...] Nous devons être des prêcheurs et ensuite des soldats. [...] Le mouvement islamique doit prendre le pouvoir dès qu'il est en situation morale et numérique suffisante pour lui permettre de renverser le gouvernement non-islamique. » (Cf. Déclaration islamique).

Qui nous dit la vérité, vous ou M. Alija Izetbegovic ?

Hassan al-Bannâ (1906-1949), père des Frères Musulmans et de notre UOIF, enseignait : « *L'islam est dogme et culte, patrie et nationalité, religion et État, spiritualité et action.* » (Alain Durand, *L'Islam au risque de la laïcité : Émergences et ruptures*, L'Harmattan, 2005, p.107).

Qui nous dit la vérité, vous ou Hassan al-Bannâ ?

Feu Hassan II, roi du Maroc et Commandeur des croyants, reconnaît : « *Je ne suis pas un chef d'État laïc car à partir du moment où on est musulman, on ne peut pas être laïc. En réalité, tous les chefs d'État du monde musulman, je ne dis pas arabe, ne sont pas des chefs d'État laïcs. Et quand ils disent qu'ils veulent être laïcs, je dis qu'ils ne sont plus musulmans, car le droit musulman nous colle à la peau, qu'on le veuille ou non, tant au plan du droit public que sur le plan du droit privé.* » (<http://ahp.li/81c560e509fdcfb3ef04.mp4>)

Qui nous dit la vérité, vous ou le Commandeur des croyants ?

Allah et Mahomet son prophète enseignent que la communauté musulmane n'est pas soluble : « *Ô croyants ! Ne tissez de relations qu'entre vous ; les infidèles ne manqueraient pas de vous corrompre (Coran 3.114).* » ; « *Vous êtes la meilleure nation. Vous ordonnez le convenable, interdisez le répugnant, et croyez en Allah.* » (Coran 3.110). « *Le verset : « Vous [les musulmans] êtes la meilleure nation se justifie du fait que vous avez amenés les infidèles enchaînés jusqu'au cou pour qu'ils se convertissent à l'islam.* » (Récit d'Abu Huraira, Bukhari 60.80). « *Et combattez-les jusqu'à ce qu'il n'y ait plus d'Église et que la religion soit uniquement à Allah, seul ! (Coran 2.193)* » ; « *Entre nous et vous, c'est l'inimitié et la haine à jamais jusqu'à ce que vous croyez en Allah, seul ! (Coran 60.4)* »

Qui nous dit la vérité, vous ou bien Allah et son Prophète ?

La Cour européenne des droits de l'homme a déclaré la charia incompatible avec les principes fondamentaux de la démocratie.

Qui nous ment, vous Monsieur le Premier Ministre, ou bien la Cour européenne des droits de l'homme ?

Que conclure, sinon que les agents de l'islamisation de la France, et donc de sa perte, ne sont pas d'abord ceux que l'on croit ?

Mais comment cela est-il possible ? Tout simplement parce que l'on ne peut pas servir deux maîtres, Dieu et l'argent (Mt 6.24), Jésus-Christ et Satan (2 Co 6.14-18), et que ceux que les Français ont élus, pour recevoir de l'argent du Qatar et de l'Arabie saoudite, non seulement leur vendent la France, qui ne serait pas ce qu'elle est sans la foi en Jésus-Christ et les innombrables bienfaits transmis par Son Église, mais en viennent nécessairement à servir le dieu de leurs nouveaux maîtres...

Je vous prie de croire, Monsieur le Premier Ministre, à l'expression de ma profonde indignation devant le choix du mensonge comme boussole pour notre pays,

Abbé Guy Pagès

Sommaire

ANNÉE DE LA MISÉRICORDE	Vivre l'année de la miséricorde avec Marie. par le Cardinal Müller	p. 1
VIE SPIRITUELLE :	Souviens toi des biens que tu as reçus. St Basile Commentaire : P. Max Huot de Longchamp	p. 14 • p. 15
HOMELIE	Messe pour le dimanche de la Passion. Abbé Iborra	p. 16
LA CULTURE A L'ENDROIT	Nouvelle Lettre à Louis XIV sur la révocation de l'Edit de Nantes. par Marie-Françoise Ousset	p. 21
ACTUALITE RELIGIEUSE	Interview de Mgr Athanasius Schneider (Kazakhstan)	p. 28
NOTRE HISTOIRE	L'Europe Médiévale par Jean Favier	p. 38
LITURGIE	Histoire de la chute, par pro liturgia	p. 50
CHRONIQUE ROMAINE	Le parfait jésuite, par Sandro Magister. Les critiques qui font du bien au Pape. Roberto di Mattei.	p. 57 p. 60
TEMOIGNAGE	Epoux, Père et Prêtre ; la volonté de Dieu	p. 64
CHRETIENS EN SOCIETE	Vivre avec l'islam ? par Annie Laurent	p. 67
LA FRANCE	Pyong Yang-Paris, où est passée la différence ?	p. 73